Si vous citez tout ou partie d’un article, pensez à citer l’auteur et l’ouvrage:

Paul Preire, « Souvenirs personnels et témoignages recueillis à La Garde-Freinet sur la Seconde Guerre mondiale (1940 - 1944).», *Freinet-Pays des Maures*, n°16, 2020, p. 67-110.

Freinet
Pays des Maures

Dernières découvertes sur le mégalithisme dans le massif des Maures

La question de l'eau à Grimaud avant l'arrivée de l'eau courante

Souvenirs de Paul Preire de la 2nde Guerre mondiale à La Garde-Freinet

Conflit de pouvoir entre autorités municipales et judicaires à Gassin à la fin du XVIIIe siècle

Conservatoire du Patrimoine du Freinet
n°16 ■ 2020

Freinet
Pays des Maures

Conservatoire du Patrimoine du Freinet ■ nº 16 ■ 2020

Sommaire

Le mégalithisme dans la partie occidentale du massif des Maures : découvertes récentes à Collobrières et sa région.

Georges Berruti, Philppe Hameau, Claude Martin, Gérard Wagner…..…….. 5

La gestion de l'eau à Grimaud avant la Première Guerre mondiale.

Eric Vieux.....…….....……...… 45

Souvenirs personnels et témoignages recueillis à La Garde-Freinet sur la Seconde Guerre mondiale (1940 - 1944).

Paul Preire.....…….....……..….. 67

« Être le juge de Gassin ! Je frissonne d'y songer. » Charles Louis Antiboul, dernier juge seigneurial de Gassin (1779-1791).

Fabien Salducci …….....……. 111

En couverture :

Dalle redressée portant une échancrure, site de la Basse du Renard (© ASER du Centre-Var).

Souvenirs personnels et témoignages recueillis à La Garde-Freinet sur la Seconde Guerre mondiale (1940 - 1944)

Préface

Paul PREIRE[1]

Il y a les grands événements qui scandent la vie du monde, qui paraissent loin de la « petite patrie » villageoise, mais qui, parfois, la rejoignent brutalement, et il y a ce que la mémoire individuelle et la mémoire collective retiennent. Ces mémoires, qui s'emboîtent l'une dans l'autre, font un tri. Le banal, l'ordinaire de la vie sont oubliés ; ne reste que ce qui tranche, bouscule, voire bouleverse, le quotidien. C'est pourquoi les périodes de guerre – comme les moments de catastrophe – marquent profondément les hommes et les sociétés et constituent des jalons qui découpent le temps. Pour les individus comme pour les nations qui ont connu la guerre, il y a un avant, un pendant et un après qui structurent les souvenirs. Peut-être que, pour les jeunes générations qui sont heureusement loin de la « dernière » guerre, celle de 1939-1945, l'année de la pandémie Covid-19, jouera un rôle similaire, mais pour ceux, même tout jeunes comme l'auteur des souvenirs qui suivent, qui l'ont connue, celle-ci reste un jalon fondamental de la mémoire, comme elle est un point de références (positives et négatives) pour notre pays. Ce moment a tellement marqué les générations qu'il reste un passé en quelque sorte « actif », un passé qui n'est pas passé. Ajoutons un passé qui ne doit pas passer, qui doit rester comme une piqûre de rappel pour nous avertir que le pire peut toujours survenir, même chez nous, et que la construction de l'Europe est certainement l'héritage le plus précieux que, paradoxalement, elle nous a laissée et que nous avons à entretenir.

L'auteur a collecté des souvenirs auprès des siens et de ses connaissances, il les mêle à ceux que le petit garçon qu'il était a conservés. C'est ce condensé de l'exceptionnel en temps de guerre qu'il a mis en forme et qu'il raconte comme on raconte une histoire, avec simplicité et sincérité. On mesurera combien ce temps est loin de nous par bien des traits qui ne tiennent pas seulement aux événements : l'isolement, la difficulté des liaisons avec l'extérieur - accrues avec la guerre mais déjà grandes avant -, le monde relativement clos du village où tout le monde se connaît et où l'on se méfie toujours un peu de ce qui vient de l'extérieur, au point d'ailleurs que l'on préfère y régler ses problèmes en interne (d'où une épuration limitée et la quasi absence de dénonciations). Mais, avec la guerre, surgissent les pénuries de toutes sortes et, avec elles, la débrouille, le système D, le recours accru aux ressources locales, le contournement de la loi, les (petits) trafics et, sur ce fond de difficultés (bien moindres que dans les villes ou sur le littoral), l'irruption de la guerre proprement dite avec les occupations, italiennes puis allemandes, les maquisards qui ont fait des Maures leur premier refuge dans la région, les violences qui accompagnent les intrusions et les peurs qui troublent la communauté. Encore que La Garde-Freinet a été épargnée par le pire, n'a pas connu de tragédies, a traversé cette période troublée sans trop de mal, mais la menace était là, aurait pu s'abattre, a frôlé la commune, des incendies exceptionnels de 1943 aux rafles de 1944.

Au milieu de ce quotidien bouleversé et de ces incertitudes, ressortent comme toujours des personnages ou des groupes qui sortent du lot, parfois des marginaux, souvent des étrangers, des personnalités d'exception comme ce curé qui sacrifie sa ration de pain. Certaines journées s'impriment plus que d'autres, celles que secoue un événement remarquable, un fait divers violent ou l'irruption de l'Histoire avec une majuscule. Les jours du Débarquement sont de ceux-là, d'autant que La Garde-Freinet a été alors au balcon, voyant déferler aussitôt un monde nouveau, celui d'engins impressionnants, de denrées et de friandises inconnues, celui des libérateurs venus d'Outre-Atlantique ou d'Outre-Méditerranée. Le grand chamboulement de la modernité arrivera quelques années après, et c'est une autre histoire, mais elle n'efface pas le traumatisme de la guerre, même à l'échelle d'une petite commune relativement épargnée. C'est bien pourquoi en recueillir les traces reste nécessaire et que l'on peut se féliciter que Paul Preire s'en soit chargé.

Jean-Marie Guillon[A]

A. Professeur des universités émérite ; indiqué « JMG » dans les notes au fil des pages.

Préambule

Bien que très attaché à mon village natal, passionné par son histoire et son patrimoine, j'ai longtemps hésité à remplir ces pages avec un condensé de mes souvenirs des années de guerre de 1939 à 1944 à La Garde-Freinet. J'avais quelques doutes sur mes dispositions à écrire ce genre de texte dont le sujet à développer prend sa source dans la mémoire de l'enfant que j'étais il y a plus de quatre-vingts ans.

Les souvenirs d'enfance qui rejaillissent dans notre esprit, se présentent très souvent sous forme de flash ou… d'arrêt sur images ! Ces éléments mémoriels ne se présentaient pas forcément dans un ordre chronologique. Il me fallait donc établir un trait d'union entre ces réminiscences, pour que l'ensemble de mon récit ne manque pas d'homogénéité et que la véracité des faits soit respectée. Pour y parvenir, j'ai fait des recherches dans les archives communales. Depuis longtemps déjà, je m'étais également lancé à la recherche de témoignages auprès de Gardois et de Gardoises, qui, hélas, ont pour la plupart disparu.

Bien qu'étant assez réticent à l'écriture de ce cahier de souvenirs, j'ai fini par me laisser convaincre, en particulier, par des amis résidents secondaires dans notre commune. De toute façon, il n'est pas question pour moi de présenter un travail d'historien proprement dit. L'histoire de la Résistance, de l'occupation italienne et allemande dans les Maures et sur l'ensemble de la Provence, a été écrite avec maestria et bien mieux que je ne pourrais le faire.

Je me limite ici à relater la petite Histoire dans la grande ! J'ai voulu privilégier la description politico-sociale de la population gardoise durant ces périodes de guerre puis de victoire.

Notre commune ne comptait guère plus de mille cents habitants. Les Gardois ont assez rapidement su s'organiser dans une sorte d'écosystème où chaque individu s'est instinctivement intégré. Cette adaptation aux rigueurs des événements était certainement due au mode de vie rude et rustique à laquelle cette population rurale était habituée depuis longtemps.

J'ai pu, également, collecter des anecdotes plus ou moins drôles mais qui, je pense, ont leur place dans ce recueil. Je me suis abstenu de citer certains noms du fait que quelques-uns de leurs descendants sont encore en vie et je ne voulais pas chercher à avoir leur consentement pour des raisons particulières.

1940 – Défaite de l'armée française

Peu de Gardois possédaient un poste de radio : ceux qui n'en avaient pas allaient écouter les informations chez un voisin. C'est ainsi que mes parents ont appris la capitulation de la France, signée par le maréchal Pétain. Cet accord était une allégeance peu glorieuse à l'Allemagne nazie.

Comme dans toutes les communes de France, les Gardois n'avaient, à ce moment-là, d'autre alternative que de faire confiance aux décisions du maréchal Pétain. À l'école communale, les enseignants avaient l'obligation de faire chanter à leurs élèves dont je faisais partie : « Maréchal, nous voilà… ». Les portraits du Maréchal étaient partout, dans les mairies, les lieux publics et en vente chez les marchands de journaux.

Il faut se remettre, bien entendu, dans le contexte de l'époque : l'ensemble des populations et, en particulier, celles des zones rurales, considéraient le maréchal Pétain comme le sauveur de la France depuis la guerre de 1914-1918. Les informations étaient censurées et astucieusement dirigées par le gouvernement de Vichy. On ne connaissait pas encore le vrai sens du mot « collaboration » que le Chef de l'État prononçait dans ses discours. Les opinions ont commencé à changer lorsque les Gardois ont eu la possibilité de capter plus ou moins sur leur radio les messages de la BBC et la création des chantiers de jeunesse qui étaient loin de faire l'unanimité.

En 1942, j'avais six ans et j'ai le souvenir de bribes de conversations qui me parvenaient au passage lorsque mes parents parlaient des événements, en catimini, avec leurs voisins. Je n'en connaissais pas toujours le sens, mais il me fallut peu de temps pour comprendre globalement de quoi il s'agissait, sans bien sûr saisir vraiment l'ampleur dramatique de la situation qui s'abattait un peu plus chaque jour sur la France entière. Les mots « maquisards, STO[B], résistants, réfractaires, collabos, marché noir, restrictions, tickets de ravitaillement », entraient couramment dans leurs conversations à voix basse. Il est vrai que les Gardois qui comme mes parents avaient la chance d'avoir des propriétés, même modestes, pouvaient se nourrir des produits de leurs champs et de leurs vergers. Ceux qui le pouvaient, élevaient des volailles et des chèvres. Mais certains produits commencèrent à se faire rares ; parmi ceux-ci : le pain, le beurre, le sucre, les vêtements, l'essence et le tabac. A La Garde-Freinet, on essaya de s'adapter à ces restrictions. Le tabac fut remplacé par des feuilles de *nasco*[C] que les hommes cueillaient dans la campagne ; ceux qui ne fumaient pas échangeaient leurs tickets de tabac contre de la nourriture.

Mes parents possédaient deux petites propriétés, éloignées l'une de l'autre. Les 3/4 de leurs superficies étaient arborées de châtaigniers. Le reste était de la terre cultivable qu'ils s'éreintaient à cultiver pour y faire pousser des légumes

B. Service du Travail Obligatoire.

C. Inule visqueuse.

verts et secs[D]. Un matin, de très bonne heure, je pris le « car de Cavalier »[E] avec ma mère ; nous nous rendions aux Arcs, où de vagues cousins avaient pu nous procurer un couffin de pommes de terre de semence. Lors de leur plantation, je fus étonné de voir mes parents couper ces tubercules en deux. L'un des morceaux en état de germination était enterré dans le creux des sillons et l'autre partie était réservée à notre imminente consommation alimentaire.

En ces moments de sévères restrictions, ce légume était devenu une denrée recherchée. Bien qu'ils fussent assez rares, il fallait se méfier des chapardeurs de nuit, qui, tenaillés par la faim, prenaient des risques sérieux pour dérober à « *la chaspo*[F] », quelques patates[G]. Topinambours et rutabagas étaient là pour les remplacer, mais hélas, leurs valeurs nutritives et gustatives étaient loin de les remplacer favorablement. Les légumes secs étaient, plus particulièrement, les pois-chiches et les lentilles ; ils étaient depuis très longtemps, on peut le dire, la nourriture des gens de la terre, en particulier l'hiver. Ils étaient consommés en salade souvent accompagnés d'oignons crus ou de pinets conservés dans du vinaigre.

C'était pour moi une joie de participer aux travaux de vannage des légumes secs. Ce travail s'effectuait à l'aide de fourches en bois, sur l'aire de St-Joseph, de préférence les jours de mistral. Cette technique ancestrale se faisait pour les modestes récoltes. Pour les productions plus conséquentes, y compris celles des céréales, ce travail était réalisé à l'aide d'une *ventarello*[H].

Malheureusement, les familles qui ne possédaient pas de terrains cultivables furent les premières à souffrir de la pénurie. Tiraillés par la faim, deux pauvres hommes ne purent résister à la tentation et volèrent, le premier une poule, et le second un lapin. Tous les deux écopèrent de deux mois de prison ferme. Maraudage, rapine, braconnage étaient interdits. Bon nombre de chats disparaissaient pour se réincarner en civet.

Ma mère se levait tous les matins à cinq heures, pour être certaine d'être une des premières à faire la queue devant la laiterie pour obtenir un 1/2 litre de lait. Ce magasin, réduit à sa forme la plus simple, était tenu par un couple d'Italiens venus du Piémont comme bien d'autres de leurs compatriotes aux alentours des années 1930. Ce vacher parlait un patois « provençalo-piémontais ». Il faisait pâturer ses vaches le plus souvent dans les prés des Teilles. Sa femme parlait un français approximatif et vendait son lait avec des restrictions très contingentées. Ils étaient soupçonnés de baptiser leur lait avec l'eau du robinet. Cette hypothèse venait du fait que beaucoup de bébés nourris avec ce lait, avaient connu des problèmes de santé. Je ne sais pas si ce couple a collaboré avec l'armée italienne. Cependant, sans tambour ni trompette, ils ont quitté notre commune après la Libération.

D. Légumineuses.

E. M. Hector Cavalier (1888-1960) était un homme charismatique. Malgré sa petite taille, il était très autoritaire, ses décisions n'étaient jamais contestées. Sa truculence et sa générosité le rendaient finalement sympathique. Il avait ouvert la première ligne de transport : St-Tropez – Draguignan en association avec M. Rébuffel (Saint-Tropez).

F. Façon de faire des prélèvements discrets et ponctuels.

G. Patate ou *trufo* : appellation commune ou péjorative donnée en Provence à la pomme de terre. La truffe, le champignon, est appelée rabasse en provençal.

H. Tarare.

La faim justifiant les moyens : renards, fouines, blaireaux, tortues, couleuvres, hérissons, écureuils, cochons d'Inde, rapaces divers étaient préparés à toutes les sauces culinaires. Nombreux étaient ceux qui consommaient ces plats y compris mes parents et moi-même[I]. Les plantes sauvages comestibles n'étaient pas négligées, en particulier : les asperges sauvages, les poireaux de vigne, les orties, les fausses roquettes, les pissenlits, les raiponces et toutes sortes de salades sauvages dont certaines sont encore consommées aujourd'hui pour accompagner les traditionnelles brochettes de petits oiseaux. Tous les « systèmes D »[J] étaient testés. M. Georges Pougiat[K], figure originale, s'était alors intoxiqué en mangeant des pommes de terre qu'il avait fait frire dans l'huile de vidange de moteur.

Certaines personnes ne possédant pas de terres cultivables, squattaient des terrains, le plus souvent isolés. Ces jardiniers de fortune jetaient leur dévolu sur des endroits abandonnés ou négligés par leurs propriétaires.

Les terres suffisamment fertiles à proximité des sources ou des ruisseaux étaient recherchées par ces modestes cultivateurs d'occasion qui devaient se contenter de mini cultures d'appoint. Parmi ces gens, j'ai connu Blanche Trouche[L] qui faisait son jardinage au Pas-de-la-Mule, lieu où se trouve un vieux moulin. Celui-ci a été mis en valeur par le Conservatoire du Freinet, il y a une dizaine d'années environ. Cette construction est nommée depuis : « Moulin de Blanche » en souvenir de cette Gardoise dont je garde en mémoire la particulière originalité. Il y avait également un dénommé Franck, qui lui, travaillait un carré de jardin (à proximité de celui de Blanche), aujourd'hui recouvert par les eaux du barrage de Vanadal.

Cet homme était un réfugié alsacien tout à fait farfelu. Ses innombrables facéties sont restées mémorables. Les relations de voisinage entre Franck et Blanche étaient quelquefois tumultueuses et surtout pagnolesques. Puis il y eut Mathurin qui faisait partie des couleurs locales : il avait implanté son jardin dans un immense trou, que les *estrangiés*[M] croyaient être un cratère météoritique, et qui, en fait avait été une carrière de pierre.

Plus d'une décennie après la fin de la guerre, ce trou a été comblé avec des gravats et des apports de foisonnement de terrassements divers. C'est exactement à cet endroit que la caserne actuelle des pompiers a été implantée.

M. Saragata, appelé « La Toume »[N] empruntait une *faisso*[O] exposée face à la mer, en-dessous de la chapelle de Miremer. À cet endroit, se trouvait une source discrètement cachée par les broussailles. Cet homme pouvait cueillir des tomates de primeur pour sa consommation et celle de sa famille. Au fil des années, cette source avait totalement disparu sous une épaisse végétation. Elle a été redécouverte lorsque le Conservatoire du Freinet a engagé de grands travaux de débroussaillement en prévision des plantations de figuiers à réaliser sur « *lei restanco* »[P] de Miremer.

I. Parmi les souvenirs les plus marquants de certains plats, incontestablement c'était le civet de chat, la daube de renard, et la gibelotte qui, par tradition culinaire locale, devait contenir : un lapin de garenne, un écureuil et un geai (faute d'écureuil, un loir faisait l'affaire).

J. « Système Débrouille ».

K. Georges Pougiat (1879-1974) est mort et enterré à La Garde-Freinet. C'était un enfant de la balle : saltimbanque, camelot, artiste de cirque, chanteur et musicien. Il a pris sa retraite à La Garde-Freinet avec sa femme. Il projetait des séances de films à la maison Hérada, place de la Mairie. Il était le porte-drapeau du parti communiste dans le village.

L. C'était une dame pittoresque et relativement âgée, alors que j'étais enfant. Sa maison se situait rue Saint-Joseph. De petite taille, mais robuste avec un caractère bien forgé. C'était le type même de la paysanne des Maures. Elle avait son jardin en-dessous du barrage, là où il y a le moulin. Je sais qu'elle avait pour seule descen-dante en vie sa petite fille qui habitait au Luc. Est-elle encore en vie ? Si oui, elle doit avoir aujourd'hui environ 80 ans.

M. En provençal, personne née ailleurs qu'au village et à plus forte raison, hors de France !

N. Cet homme était appelé couramment « Toumer », alors que j'ai trouvé dans

Je ne citerai pas toutes les autres personnes qui ont pu se nourrir grâce à ce procédé. Aujourd'hui, on appellerait cela squatter et c'est tout à fait interdit par la loi.

Au mois de novembre 1942, les soldats italiens sont arrivés pour occuper notre région. J'ai demandé à mes parents pour quelles raisons ces militaires portant de bizarres chapeaux à plume étaient là ? Ils m'expliquèrent de façon succincte qu'ils étaient des alliés de l'Allemagne. J'en ai vite conclu qu'ils étaient donc des ennemis de la France. Ils avaient réquisitionné une écurie de la rue des Myrtes, dans laquelle ils abritaient des chevaux et des mulets sur lesquels ils avaient certainement fait main basse, je ne sais trop où. Ils avaient dû abattre et enterrer un de ces chevaux, malade, dans un pré tout près du village. La nuit suivante, quatre Gardois prirent le risque d'aller déterrer la bête et de la découper en quartiers à grands coups de hache ; les morceaux ont terminé dans les assiettes de plusieurs familles. Nous n'avons jamais connu la nature de la maladie qui a été fatale à ce pauvre animal. Le braconnage était interdit, mais certains passaient outre à leurs risques et périls. Mais tout laisse à penser que les gardes forestiers et les gendarmes étaient plus laxistes sur la surveillance des ruisseaux où le poisson était assez abondant à cette époque. C'était une véritable aubaine que de pouvoir s'offrir, de temps à autre, une bonne *sartanado*[Q] de gardons ou de *dorgan*[R]. J'aimais bien quand nous allions à notre cabanon (au quartier des Vergers) manger les anguilles cuites sur les braises de sarments de vignes. Il était alors recommandé par nos anciens de ne pas les *espeiller*[S] avant la cuisson, pour que leurs graisses restent prisonnières dans leur peau. Ce procédé les rendait plus savoureuses et plus riches en protéines. Bien qu'ordinairement le cabède[T] soit un poisson peu recherché en raison de ses abondantes épines[U], en ces périodes de rationnement, leur consommation n'était alors plus négligée. Ma mère en faisait des soupes dans lesquelles elle plongeait des morceaux de pommes de terre, lorsqu'elle en avait, sinon c'était des topinambours ou même des châtaignes.

Un de nos voisins, excellent braconnier, m'emmenait quelquefois avec lui lorsqu'il n'allait pas très loin. Il m'initiait à la pêche au filet dans les petits cours d'eau, qui le plus souvent étaient ceux de la Garde[V] et de Vanadal. Les anguilles étaient pêchées la nuit à la ligne morte[W], ou à la nasse, qu'il fallait retirer avant le lever du jour pour éviter qu'un petit malin vous précède !

J'étais adolescent lorsqu'un gendarme en retraite, comme souvent sous l'influence de quelques verres de vin ou de pastis, me fit une confidence assez étonnante. Il avait été en poste à La Garde-Freinet, se maria avec une Gardoise et prit sa retraite au village où il mourut. Donc, pendant la dernière guerre, il allait dans les *draio*[X], qu'il savait fréquentées par les braconniers : il prélevait les gibiers

les archives communales qu'il s'appelait Saragata. J'ai interrogé les 2 ou 3 « dinosaures » qui ignorent comme moi pourquoi on lui donnait le nom de « Toumer » qui doit être un nom propre. Et « La Toune » doit être un diminutif péjoratif.

O. Terre cultivable, soutenue par des murets en pierres sèches.

P. *Idem*.

Q. En français : poêlée.

R. En français : barbeau méridional.

S. En provençal : *espeié*. En français : écorcher.

T. Chevesne.

U. Se dit en provençal. En français : arêtes.

V. Petit cours d'eau qui prend sa source à Refren.

W. Pêche qui se pratiquait la nuit. Des lignes munies d'hameçons amorcés par des lombrics étaient placées dans les trous. L'extrémité du fil était attachée à une racine ou une branche. Il y avait également d'autres techniques moins courantes.

X. Petit sentier à travers les broussailles.

pris aux pièges et mettait à la place des pièces de monnaies ou des billets dont le montant était estimé par lui en fonction de la valeur marchande du gibier. Il avait, ainsi, sa provision de viande pour lui et sa famille. Il y trouvait donc son compte et le braconnier aussi !

Cette petite anecdote est un des exemples qui me semble typique du fonctionnement écosystémique des Gardois en ces temps difficiles.

L'abbé Soudin[Y], jeune prêtre nouvellement nommé dans notre paroisse, donnait aux enfants sa ration journalière de pain. La malnutrition a eu raison de lui ; il est décédé à 34 ans. Son corps repose dans notre cimetière communal.

Le 19 décembre 1942, le maire ouvre des crédits pour assistance aux vieillards, aux enfants nécessiteux et aux indigents.

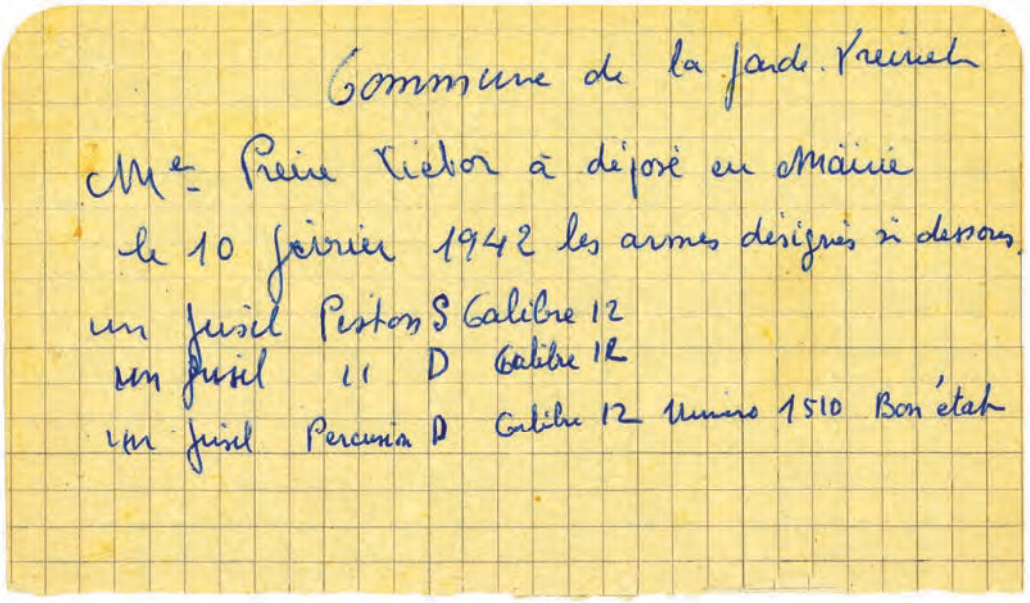
Mademoiselle Marie Blanc qui a accompli toute sa carrière d'enseignante à La Garde-Freinet (à partir de 1942), m'a raconté peu de temps avant de mourir (2017), les péripéties de son arrivée dans notre commune : « Elle venait de Marseille pour occuper son premier poste d'institutrice. Son train est arrivé en gare de Draguignan. N'ayant trouvé aucun moyen de transport pour arriver chez nous, elle a dû venir à pied de Draguignan à La Garde-Freinet, soit plus de 30 kilomètres. Arrivée de nuit, exténuée, elle prit connaissance, dans la pénombre, du modeste logement qui lui était attribué. Le lendemain, ne connaissant personne, et en dépit de sa fatigue de la veille, elle repartit de nouveau à pied à Draguignan pour récupérer quelques affaires. Pour le retour, elle a tout de même trouvé un moyen de transport. Sa maman, restée à Marseille, est ensuite venue la rejoindre.

Un ingénieur nommé M. Duchange, précurseur des biocarburants (!) venu avec sa famille s'installer dans notre village, achetait des fagots de fougères que des Gardois lui apportaient. Il disait utiliser ces plantes pour fabriquer de l'essence. Avec d'autres végétaux, il a tenté de commercialiser plusieurs inventions personnelles qui, je pense, n'ont jamais vraiment abouti.

Malgré tous les tracas occasionnés par les restrictions, les Gardois étaient tout de même moins malheureux, en comparaison des habitants des villes côtières, qui subissaient les bombardements et les humiliations de l'ennemi. Bien des citadins venaient, souvent de loin, pour quémander quelques kilogrammes de châtaignes qui, souvent à leur retour, leur étaient confisqués par les patrouilles italiennes ou allemandes ou même par des gendarmes français assujettis au régime de Vichy.

Tous les Gardois qui possédaient des fusils de chasse ou toutes autres armes à feu devaient venir les déposer à la Mairie. Elles étaient ensuite transférées à la Préfecture de Draguignan. Mon père, comme bien d'autres chasseurs gardois, avait rendu ses armes les plus anciennes et avait gardé son fusil de chasse le

Y. L'abbé Soudin (1910 – 1944). Il est probablement venu dans notre paroisse de 1942 à 1944, date de son décès à la suite de tuberculose. Encore aujourd'hui, deux personnes portent des fleurs pour la Toussaint.


Commune de la Garde Freinet

Mr Preire Victor a déposé en Mairie
le 10 février 1942 les armes désignées ci dessous.
un fusil Pistons S Calibre 12
un fusil " D Calibre 12
un fusil Percussion D Calibre 12 Numéro 1510 Bon état

1. Attestation municipale de dépôt des armes de Victor Preire, 10 février 1942 (archive personnelle).

plus récent (document 1). Je me souviens qu'il l'avait glissé dans un fourreau en cuir rempli de graisse de moteur. Il est allé, ensuite, l'enterrer dans la remise rue Ariane qui appartenait à sa tante. A la Libération, il s'est empressé de le récupérer et il l'a retrouvé en très bon état.

Dès le début de la guerre, des camps dits « chantiers de jeunesse » furent créés par le gouvernement de Vichy, dans tout le sud de la France. À partir de l'âge de vingt ans, tous les hommes y étaient obligatoirement incorporés. Dans Les Maures, ces chantiers consistaient à couper des arbres et à fabriquer du charbon de bois. Ces travaux étaient très pénibles et les jeunes gens mal nourris. Certains se sont résignés à ces travaux forcés, d'autres ont préféré prendre le maquis[Z].

En octobre 1942, un violent incendie se déclara à l'école communale de La Mourre, ainsi que dans la maison mitoyenne[AA]. Les occupants italiens ne furent, en aucun cas, impliqués dans ce sinistre qui fit des dégâts importants, car il n'y avait pas d'occupants, ni italien, ni allemand à cette date. Malgré sa trésorerie très restreinte, la commune consentit un très lourd sacrifice budgétaire pour assumer les travaux de reconstruction de l'école et de l'appartement de fonction de l'institutrice. Quant à la maison contiguë, le montant des frais étant trop important, le maire et son conseil n'eurent d'autre choix que de la mettre en vente. L'acheteur fut M. Pesce Maurice, et l'acte de vente fut signé au mois d'août 1945. Des ouvriers malgaches, que l'on suppose avoir été sous contrôle militaire, étaient employés par l'Office National des Eaux et Forêts et logés provisoirement dans ces bâtiments. Ils avaient la réputation d'être des sujets assez

Z. JMG : les départs au maquis ont eu lieu à partir du printemps 1943 lorsque les jeunes se sont rendus compte qu'on les embarquait en Allemagne au titre du STO au moment de leur libération.

AA. Ancien presbytère.

récalcitrants et peu portés sur la discipline ; tout permet de les soupçonner d'être impliqués dans l'origine de cet incendie[AB].

Un service de transport en direction de Draguignan était assuré par un vieil autocar propulsé par un système à gazogène. Les Gardois l'utilisaient pour se rendre à la Préfecture à Draguignan, ou pour prendre le train en gare des Arcs ou tout simplement pour essayer de trouver du ravitaillement. Le départ était à 5 heures du matin. Le parcours s'effectuait en trois heures dans le meilleur des cas. Le retour était plus long, car le véhicule détestait les côtes et se faisait poussif au cours de la montée. Le patron et chauffeur de cet autocar s'appelait Hector Cavalier. C'était un petit homme trapu et autoritaire. Lorsque son engin se faisait réticent, il donnait l'ordre impératif à tous ses passagers de descendre et de pousser le car. À ma connaissance et à celle de mes parents et amis, personne ne s'est jamais insurgé contre ce traitement un peu « cavalier » *(sic)*. L'autocar était de temps en temps arrêté, contrôlé et même fouillé par des patrouilles italiennes ou allemandes. Là, par contre, notre petit homme perdait de son autorité habituelle. C'était un personnage « pagnolesque » et finalement bien sympathique.

Le 20 juillet 1941, par suite de rationnement en carburant, le service d'autocar desservant La Garde-Freinet et Grimaud est réduit à un voyage par jour : départ à 5 heures du matin, retour à 21 heures avec charge du courrier postal. Le samedi : un seul voyage pour la ligne Saint-Tropez - Draguignan et obligation de la Préfecture de transformer les autocars en mode gazogène. Le maire est informé du danger que représentent ces autobus toujours surchargés par les voyageurs et les innombrables bagages mal arrimés. M. Rouvier, garde-champêtre affecté dans notre commune, est chargé de surveiller les abus de surcharges de ces véhicules de transport qui de plus n'étaient pas de première jeunesse.

Une prescription de la loi du 11 juillet 1938, dans le cadre de l'organisation, en temps de guerre, autorise les maires à réquisitionner des immeubles, suivant la nécessité des services et intérêts publics. Ainsi sept maisons du village furent réquisitionnées avec promesse de paiement des loyers aux propriétaires. Elles ont principalement été utilisées par les services techniques jusqu'en novembre 1942, puis ensuite, récupérées par les autorités italiennes, avec engagement de dédommagements financiers (document 2).

Liste des propriétaires des maisons ou immeubles occupés du 29 juillet au 25 août 1943 : Mme veuve Gourdouan Joséphine – Mme veuve Paul Elodie – Mme d'Avignonet Suzanne – M. Cavalier Hector – M. Demarcus Jean-Marie – M. Trichaud Marceau – Mme Palmier Germaine.

Les maisons à caractère bourgeois ont été évidemment occupées par les officiers et sous-officiers italiens. Le 14 septembre 1943, le maire notifia au préfet les

AB. JMG : les Malgaches comme les Indochinois mobilisés en 1939 comme tirailleurs n'avaient pu être rapatriés dans leurs pays et avaient été embrigadés dans des compagnies de travailleurs à encadrement militaire. Ils étaient extrêmement mal nourris et se livraient à la rapine. L'un d'eux fut mortellement blessé, le 25 juillet 1943, à La Garde-Freinet par un soldat italien car il était en train de voler des lapins.

R.F

PREFECTURE DU DEPARTEMENT DU VAR

REQUISITION

3°-Division
I°-Bureau

LE PREFET DU VAR,

En exécution des prescriptions de la loi du II Juillet I938 pour l'organisation de la Nation en temps de guerre, des décrets des 28 Novembre I938 et 8 Mars I940, et du règlement d'administration publique qui l'accompagne;

Vu le décret du 2 Novembre I945, relatif au contrôle des opérations immobilières poursuivies par les Services publics ou d'intérêt public;

Vu le décret du 6 Avril I944 concernant l'application de l'art.Ier.du décret du 2 Novembre I945, relatif à l'exercide du droit de réquisition au profit des Services publics;

Vu la circulaire Ministèrielle du 20 Avril I944 portant application des dispositions du décret du 6 Avril fixant la date de caducité des réquisitions;

Vu l'avis émis par la Commission Départementale de Contrôle des OpérationsImmobilières poursuivies par les Services Publics ou d'intérêt public, en date du 27 Juin I946;

A R R E T E :

Art.I°- La réquisition affectant les locau x dont la désignation est faite au verso du présent arrêté est maintenue jusqu'au 3I Décembre I946. Il est intedit, d'en disposer.
Les indemnités prévues par les règlements continuent à être à la charge de la Commune de La Garde-Freinet, au profit de qui la réquisition a été maintenue.

Art.2.- M.Le Maire de La Garde-Freinet est chargé de l'exécution du présent arrêté qui sera notifié au propriétaire de l'immeuble et au bénéficiaire de la réquisition.

DRAGUIGNAN, le 28 Juin I946

Pour ampliation:
Le Chef de Division
Signé: Illisible

Le PREFET
P.Le PREFET
Le Secrétaire Général
Signé: M.MAURIN

Pour copie certifiée conforme
Le Maire

MAIRIE de la GARDE-FREINET (Var)

2. Arrêté préfectoral du 28 juin 1946 adressé au maire de La Garde-Freinet, indiquant le maintien des réquisition de locaux de particuliers, dont la charge est supportée par la commune (A. C. La Garde-Freinet, 1 W 12 26).

sommes dues par les troupes italiennes après leur départ : Dettes de logement = 1 818 francs – Détériorations constatées = 2 000 francs. Après la Libération, les propriétaires ont été plus ou moins bien dédommagés. Mme Suzanne d'Avignonet estimant insuffisantes les sommes remboursées, engagea de nombreuses procédures et actions en justice (document 3, page suivante).

3. Courrier du maire de La Garde-Freinet, en date du 8 août 1944, à Mme Suzanne d'Avignonet, concernant des indemnités à recevoir pour la réquisition d'une remise (A. C. La Garde-Freinet, 1 W 12 26).

La Garde-Freinet, le 8 Août I944

Madame D'Avignonet Suzanne
26, -Rue Pertinax,
NICE

Madame,

Comme suite à votre lettre du I2 Juillet écoulé, m'indiquant votre adresse à Nice, je m'empresse de vous adresser le mandat joint, représentant le montant de la location de votre remise du Ier. Septembre I943 au 3I Août I944, selon tarif des réquisitions.

La réquisition officielle qui vous a été délivrée au profit et par ordre des Autorités Militaires Italiennes avait plein effet à compter du I9 Août I943; J'ignore totalement si, comme vous le dites dans votre lettre, ces mêmes Autorités vous avaient donné ordre de réquisition avant cette date, en avril, dans ce cas, elles auraient dû vous règler directement comme pour tous les réquisitionnés de la commune et d'ailleurs.

Du I9 août, date de réquisition officielle, au départ de l'armée italienne du territoire, le paiement incombait à l'Intendance Italienne, laquelle ne vous règlera jamais naturellement. Pour vous éviter une perte trop sensible, je fais prendre à charge par la Commune cette réquisition à compter du Ier. Septembre, pendant que cette façon de procéder vous donnera entière satisfaction.

Vous voudrez bien, Madame, signer le présent mandat recto et verso, sans dater et l'adresser ensuite à M. Le Percepteur à Grimaud, en lui donnant votre adresse exacte et lui demandant de vous faire parvenir la somme.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Maire

Signé: SENEQUIER

Pour copie certifiée conforme

Le Maire

Mairie de la GARDE-FREINET (Var)

Comme toutes les autres communes du Var, la nôtre passa sous contrôle des troupes italiennes. Ces soldats coiffés d'un chapeau à plume étaient appelés « bersaglieri ». On parlait aussi de « carabinièri ». Je ne pense pas que les Gardois aient eu affaire aux « chemises noires »[AC]. Je savais que les Occupants étaient cantonnés du côté du quartier Saint-Eloi. Il m'a été confirmé par la suite qu'ils avaient été casernés dans le bâtiment qui avait été une gendarmerie auparavant. Par la suite, ce bâtiment a servi d'auberge de jeunesse[AD].

Le couvre-feu était instauré dès 20 heures jusqu'au lever du jour ; fenêtres, volets et rideaux devaient être fermés en ne laissant passer aucune lumière vers l'extérieur.

Nous habitions à cette époque rue Saint-Joseph quand, un soir d'hiver, nous entendîmes de grands coups frappés dans nos volets, mon père nous dit que c'était les soldats italiens ; ils hurlaient : « la luce, la luce »[AE]. Mes parents éteignirent immédiatement l'unique lampe électrique qui se trouvait dans notre salle à manger. Ils crièrent encore je ne sais quoi, puis continuèrent leur patrouille. Ma mère et moi avons eu très peur ce soir-là. Il était évidemment interdit à tous les civils de circuler dans les rues durant les heures de couvre-feu. Toutes les personnes qui ne respectaient pas ces ordres étaient sévèrement contrôlées et inquiétées. Quant à celles qui tentaient de prendre la fuite, elles prenaient le risque d'essuyer le tir des patrouilles de carabiniers italiens.

Les relations entre les Gardois et les occupants n'étaient, évidemment, pas bonnes du tout. Lorsque les occupés parlaient d'eux, ils leur donnaient toutes sortes de surnoms péjoratifs : « piàntous », « bàbis », « macaronis », « ritals » et j'en passe[AF]. Quant aux familles civiles italiennes qui avaient immigré dès le début du siècle dernier dans notre village, elles étaient, dans l'ensemble, restées fidèles à leur pays d'accueil. Elles ne pouvaient le crier sur les toits et, en particulier, celles qui avaient des opinions communistes. Tous risquaient d'être arrêtés et déportés dans les camps d'internement italiens. Deux ou trois foyers seulement, à ma connaissance, ont vraiment collaboré. Une de ces familles habitait une maison sise à l'angle de la place du marché ; elle recevait ouvertement les officiers italiens. Ils ont été arrêtés par les FFI[AG] à la Libération et internés à Draguignan. Quelques temps après, ils furent libérés et revinrent vivre au village où ils reprirent leurs activités professionnelles.

J'avais à peine six ans, lorsqu'un acte de vengeance m'a beaucoup marqué. Je jouais seul, sur la place de la Mairie, lorsqu'une grande automobile, genre vieux modèle décapotable, s'est arrêtée devant moi. Elle était occupée par cinq Français y compris le chauffeur. L'un d'eux me demanda si je connaissais un cordonnier nommé Tosello. Je répondis affirmativement et ils me firent monter dans leur véhicule pour les emmener à l'adresse de l'homme en question.

AC. Milice ultra-fasciste du régime de Mussolini. JMG : en effet, il n'y a jamais eu de « chemises noires » à La Garde-Freinet et dans les environs.

AD. Détruite récemment.

AE. La lumière, en italien.

AF. JMG : ces surnoms péjoratifs sont apparus avec la venue massive d'immigrés italiens à partir de la fin du XIXe siècle.

AG. Forces Françaises de l'Intérieur.

Je trouvai tout juste une petite place dans leur voiture encombrée d'armes et de munitions. Nous passâmes par la rue de l'Ormeau, puis nous arrivâmes sur la place Vieille où habitait le cordonnier, c'est-à-dire à l'actuel n° 7, qui appartint ensuite à M. et Mme Robert Latil. Le chauffeur resta au volant, deux hommes avec une agilité de félin sautèrent par la fenêtre du rez-de-chaussée, alors grande ouverte, et tombèrent directement sur le cordonnier. Les deux autres passèrent tout simplement par la porte d'entrée. Le *pégot*[AH] se prit une volée magistrale de coups de poings, de pieds et de crosses de fusils. Cette agression punitive fut d'une violence inouïe. Les hommes repartirent aussitôt dans leur voiture et disparurent. Je fus pris d'une terrible frayeur et je partis me réfugier chez mes grands-parents, alors propriétaires[AI] du café de France[AJ], situé juste en face de la cordonnerie. M. Tosello avait dénoncé un Gardois communiste qui informait et ravitaillait les résistants cachés dans les maquis des Maures et plus particulièrement ceux du camp de Cargue.

En juillet 1943, la canicule et la sécheresse furent particulièrement sévères. Profitant de ces circonstances, les soldats italiens incendièrent les collines de notre commune afin d'y déloger les résistants qui s'y cachaient. Cet incendie fut tellement gigantesque que les flammes dévorèrent les belles pinèdes qui couronnaient la croix des Maures et le Fort-Freinet ; elles vinrent également lécher les murs des premières maisons situées au nord du village[AK].

Bien que certains officiers et sous-officiers aient été de réels tortionnaires, beaucoup de Gardois ont été d'accord pour dire plus tard que l'occupation italienne n'avait pas été aussi agressive que ce qu'elle avait été dans d'autres endroits. Une bonne partie des soldats enrôlés par Mussolini n'étaient pas des fascistes et ne souhaitaient pas la guerre ; et bon nombre d'entre eux avaient des parents vivant en France.

En 1943 également, la situation politico-militaire a changé radicalement pour tous les belligérants impliqués dans cette drôle de guerre. Mussolini fut alors destitué et emprisonné sur ordre du roi d'Italie Victor-Emmanuel III. L'Italie signe l'armistice et change de camp pour se ranger du côté des Français et des alliés. Les troupes italiennes, casernées sur le sol français, deviennent alors la proie des nazis. Nombreux sont les soldats italiens qui désertent et vont se cacher dans le maquis des Maures. Les Allemands les pourchassent, et là, j'ai encore le souvenir d'un après-midi où Laurent Brest, un parent proche, qui partageait avec nous une maison rue St Joseph, était arrivé épouvanté et trempé de sueur. Il appela sa femme, son fils, mes parents et moi. Craignant des fusillades, il nous fit descendre dans la cave à vin, avec pour consigne de ne pas bouger. En fait, une heure avant, il était allé chercher sa chèvre qui broutait dans les prés du quartier de « Reboul ». A peine arrivé à l'entrée du pré, il se fit mitrailler par des soldats

AH. C'était l'appellation en provençal du cordonnier. Son origine vient du mot provençal *pego* : colle.

AI. M. et Mme Ledain.

AJ. Actuellement café-restaurant de la Claire-Fontaine.

AK. JMG : la chasse aux soldats italiens par les Allemands a commencé dès le 9 septembre ; une quarantaine de soldats allemands font une opération de police à La Garde-Freinet, perquisitionnant, arrêtant cinq Italiens, le maire et deux autres personnes gardés comme otages jusqu'à 23 heures ; Mme Dho est interrogée, son mari recherché, le couple qui est italien hébergerait des soldats italiens et cacherait des armes. Les Allemands craignent que ces soldats ne rejoignent les maquisards, ce qui sera le cas pour certains d'entre eux.

4. Le café de France, place Vieille, en 1939 (archive personnelle).

allemands postés sur la route, face à la prairie. Le pauvre Laurent prit ses jambes à son cou, n'ayant par miracle pas été touché par les balles. Il est possible que les tireurs l'aient pris pour un déserteur italien. En retournant chez lui, il vit d'autres soldats allemands qui patrouillaient, arme au poing dans les rues. Arrivé rue Saint-Joseph, il constata que des militaires italiens fuyaient en direction de la rue de la Planète, pour ensuite, aller vers le chemin de la Madeleine. D'après les souvenirs de mes parents, nous avons quitté la cave environ deux heures après, lorsque mon père a jugé que tout danger était écarté. Cet événement se serait produit aux environs du mois de septembre 1943. Ensuite, les fuyards ont dû prendre le maquis. Bon nombre de Varois et plus particulièrement les Gardois, ont eu du mal à digérer l'incursion des effectifs militaires du « Duce » dans notre département. Aussi lorsque les soldats italiens ont fui devant les troupes allemandes, les moqueries n'ont pas manqué .

Je me souviens d'une rengaine que les gens chantaient en langue provençale et qui, évidemment, ne manquait pas d'ironie. Je ne sais pas qui en était l'auteur, mais plus tard j'ai retrouvé les paroles de ce pamphlet qui disaient à peu près ceci :

Emé la plumo au capèu	*Avec la plume au chapeau*
Tras que fièr soun arriba	*Très fiers ils sont arrivés*
Si cresian bèn lei plus béu	*Ils se croyaient les plus beaux*
Mai si soun bèn engana	*Mais ils se sont bien trompés*
An tusca davans lei bocho	*Ils ont fui devant les boches*
Que leis an bèn couiouna	*Qui les ont bien fourvoyés*
An tusca me la petoche	*Ils ont déguerpi avec la frousse*
Plumo au cuou an descampa.	*Plume au cul ils ont décampé.*

Les événements qui ont suivi ont estompé l'acuité des ressentiments. Pour essayer de comprendre pourquoi, il faut se remettre dans le contexte de cette époque. La plupart d'entre eux se sont rangés du côté de la France. Nombreux aussi, ceux qui ont pris les armes et ont rejoint les groupes de résistants pour combattre les Allemands. Certains d'entre eux se réfugièrent chez les bûcherons qui travaillaient et séjournaient en forêt.

J'ai eu l'opportunité d'obtenir, plus tard, des témoignages oraux auprès de personnes ayant vécu ces situations pour le moins complexes et risquées en ces périodes d'occupation. Le dernier témoin que j'ai pu interroger est M. Spartacus Lombardo : son père était bûcheron pour un exploitant forestier ayant de nombreux chantiers de coupes de bois dans le massif des Maures. Bien que résidant avec son père à St Raphaël, il campait avec ses collègues à proximité de leur

lieu de travail à Vaucron[AL] en plein cœur des Maures. Leurs modestes logements étaient à l'image de leur vie très rustique. Ces grands abattages étaient réalisés dans le col de Gratteloup situé entre Sainte-Maxime et Le Muy. Les grumes étaient destinées principalement aux scieries varoises, notamment celles du Muy et de Vidauban. Ces négoces n'étaient pas nouveaux, puisque dans les archives communales se trouve une délibération datée du 15 décembre 1939 dont le contenu est le suivant :

« … La mairie de La Garde-Freinet désirait mettre en adjudication 1070 m³ de grume de bois de service. Cette mise en adjudication ayant échoué à deux reprises, le Maire et son conseil municipal estimèrent que vu la situation présente, les besoins de la Défense nationale devaient être pris en toute considération. Il fut alors décidé de céder les bois communaux au Génie forestier de l'armée pour la somme de 30 000 francs. »

A cette époque, l'exploitation des forêts (besoin en bois et matériaux divers pour l'armée française et ensuite pour les troupes d'occupation) était très active mais le négoce du bois fut suffisamment important pour attirer de nombreux bûcherons transalpins dont plusieurs se sont installés dans notre village avec leur famille.

C'est en 1943, alors qu'il n'avait que quinze ans, que Spartacus Lombardo devait apporter de la nourriture à son père qui campait à Vaucron ; il partait de Saint-Raphaël à pied, avec un sac de légumes secs. Pour éviter les patrouilles de gendarmes et soldats occupants, il empruntait les sentiers les moins fréquentés. Son père venait à sa rencontre au hameau des Amandiers[AM]. Même s'il prenait des raccourcis, il est certain qu'il devait faire ce long parcours en deux étapes. Mais une nuit, le jeune garçon connut une grande frayeur. Alors qu'il effectuait un de ces trajets sur une piste à peine carrossable, il fut surpris de voir arriver vers lui un faible éclairage de phares, puis un bruit de moteur. Il eut le réflexe de se jeter dans le fossé rempli de broussailles. C'était un camion militaire allemand qui s'arrêta à une vingtaine de mètres de lui. Les Allemands lui parurent très nerveux, discutant à haute voix, criant des commandements, ce qui faisait trembler de peur le garçon. Puis il entendit le camion repartir et enfin soulagé, il récupéra son sac de légumineuses et continua sa route pour rejoindre son père.

D'après quelques renseignements glanés, j'ai cru comprendre que certains patrons de scieries de notre région étaient sommés d'approvisionner la Wehrmacht en bois usinés. Mais leurs commandes se faisant de plus en plus exigeantes sur les quantités de bois à livrer, les responsables des scieries argumentèrent qu'ils étaient dans l'impossibilité d'augmenter leur production du fait que la majeure partie des ouvriers forestiers étaient prisonniers ou requis pour le Service du Travail Obligatoire en Allemagne. En réalité, beaucoup de réfractaires au S.T.O.

AL. Quartier situé aux confins de la commune, au nord-est, en limite de Vidauban.

AM. Hameau situé entre La Garde-Freinet, Grimaud et Le Plan-de-la-Tour.

et d'hommes d'origines et de conditions diverses travaillaient clandestinement avec les bûcherons en situation dite régulière. C'est alors que des négociations se seraient engagées entre les patrons des scieries et le poste de la Kommandantur qui, à partir de là, aurait été moins sévère sur les régularisations d'identité de certains ouvriers jusque-là clandestins[AN].

N'ayant jamais eu de documents officiels confirmant ces tractations, je ne fais que rapporter des informations venant de sources orales qui m'ont été transmises.

Les collines des Maures étaient un bon refuge pour les hommes qui fuyaient les troupes d'occupation. Ces lieux étaient également propices aux stratégies de guérilla que pratiquaient les résistants qui se devaient d'être très mobiles lorsque les besoins s'en faisaient sentir. Les bûcherons, les charbonniers furent d'utiles auxiliaires de renseignements pour nos réseaux de résistance et pour les maquisards d'origines diverses qui avaient intérêt à fuir les troupes d'occupation. Au début du mois de septembre 1943, des soldats italiens désertèrent leurs unités et errèrent dans nos forêts. Tenaillés par la faim, ils venaient quémander de la nourriture dans les bastides. Certains s'y introduisaient de force en l'absence des propriétaires, ce qui n'était guère rassurant pour les Gardois et les communes environnantes.

À ce sujet, je n'ai jamais eu connaissance de documents officiels citant clairement l'identité des coupables de l'assassinat barbare de M. Sylvain Bertrand et de son employé. Ce drame a eu lieu au mois de juin 1944, dans une propriété isolée. Les deux victimes effectuaient des travaux de fenaison lorsqu'elles furent agressées et massacrées à coups de faux. Des conclusions diverses ont été apportées à ce double meurtre, quelquefois fondées sur des hypothèses. Ce drame a jeté la consternation sur la population gardoise pendant de nombreuses décennies[AO].

Il fut difficile aux déserteurs italiens de se rallier aux groupes des combattants de la résistance des Maures qui devaient observer une vigilance rigoureuse et se méfiaient des risques d'infiltration d'agents d'espionnage au service de l'ennemi. D'autre part, une massive incorporation de recrues de diverses provenances aurait, à ce moment-là, posé aux chefs des réseaux des problèmes, non seulement de logistique, mais aussi de stratégie de combat.

Cependant, au fil des mois, divers groupes de résistants ont peu à peu accordé leur confiance à certains étrangers clandestins dont nombre d'entre eux se sont comportés en héros et ont été de précieux artisans de la libération de la France.

Le ravitaillement en nourriture était un des problèmes majeurs des résistants ; à tel point qu'une nuit de 1943, ils n'ont pas hésité à s'introduire dans notre

AN. JMG : à l'automne 1943, la politique allemande changea et eut davantage recours au travail sur place dans des entreprises travaillant pour la Wehrmacht et dites « protégées ». Les défaillants au STO furent autorisés à régulariser leur situation en allant y travailler. Les scieries en question bénéficièrent de ce statut.

AO. JMG : ce meurtre eut lieu le 28 juin 1944. Sylvain Bertrand était syndic Corporation paysanne et conseiller municipal. Il fut tué avec son domestique, G. Joseph, à coups de faux par quatre ouvriers d'origine étrangère pour des raisons crapuleuses.

hôtel de ville pour s'emparer des tickets de rationnement déposés en mairie en attente de distribution aux Gardois. D'autres communes environnantes ont subi le même sort.

Je me souviens du jour où nos voisins claironnaient à qui voulait l'entendre que deux gendarmes circulant à bicyclette avaient été attaqués sur une route pas très loin de chez nous. Leurs agresseurs avaient confisqué leurs vélos mais aussi les avaient également dépouillés de leurs uniformes, les laissant en caleçon et pieds nus au bord de la route. Tout laissa croire qu'il s'agissait de maquisards qui avaient fait ce coup audacieux. Mais pourquoi ? On peut comprendre que les armes prises aux gendarmes furent les bienvenues chez les résistants. Quant aux uniformes, on suppose qu'ils ont servi pour des opérations « commandos ». On peut aussi penser que les gendarmes en question transportaient sur eux des tickets d'alimentation qui étaient destinés à notre Mairie. J'appris plus tard que cette rocambolesque histoire s'était passée le 23 décembre 1943[AP].

Durant cette triste période, mes parents avaient des emplois avec des horaires irréguliers. Pour que j'aie un peu plus d'heures de sommeil, ils demandaient à mes grands-parents de me garder quelquefois chez eux. Comme je l'ai déjà dit, ils possédaient un café-restaurant sur la place Vieille : le bar était au rez-de-chaussée[AQ], le restaurant au premier étage, mais n'était plus en service du fait de la pénurie d'alimentation.

Entre le rez-de-chaussée et le premier étage, il y avait un palier et une porte qui s'ouvrait sur la rue Longue. Les jours où il n'y avait pas d'école, je restais dans le café, où il n'y avait que très peu de clients pendant les heures de travail. Dans un coin, je m'occupais à de petits jeux d'intérieur ou bien je jouais sur la place avec mes copains. Un peu curieux, je regardais aussi ce qui se passait dans la salle.

Puis un jour, je constatai que les clients et amis de mon grand-père, coutumiers des heures du sacro-saint apéritif, n'avaient plus tout-à-fait le même comportement ; mon instinct d'enfant me laissait flairer de sérieux événements à venir. Un soir, alors que ma grand-mère venait de m'envoyer me coucher dans ma chambre au deuxième étage, j'entendis du bruit dans l'étage au-dessous ; pris par la peur, j'allais rejoindre mes grands-parents, lorsqu'en descendant dans l'escalier, je vis dans la pénombre trois hommes, chargés de grands sacs, qui sortaient très vite par la porte donnant sur la rue Longue. Aussitôt la porte refermée, mon grand-père sortit de la salle à manger, suivi de cinq de ses amis qui complotaient avec lui quelques instants plus tôt. Contrairement à ce que je craignais, il ne me gronda pas et m'expliqua qu'il venait de jouer aux cartes avec ses amis, mais qu'il ne fallait le dire à personne, sinon les gendarmes viendraient tous nous mettre en prison, moi y compris.

AP. JMG : à 8h30 du matin ; les gendarmes de Grimaud ont été interceptés par quatre maquisards du camp Faïta ; ayant sans doute montré un peu trop de zèle contre le maquis, ils ont été « avertis » et laissés, délestés de leurs uniformes et de leurs armes.

AQ. Lieu actuel : restaurant La Claire Fontaine », tenue par Mme Muriel Sanchez.

Parmi les personnes qui accompagnaient mon grand-père dans cette soi-disant partie de cartes, je reconnus : M. Léon Simon, boulanger, M. Gaston Monier, agriculteur, M. Ghirardi, pâtissier, M. Joseph Alexis, négociant, M. Félix Arnaud, épicier. Je comprenais qu'il s'agissait de manigances secrètes. Je connus l'explication bien plus tard au cours de nos conversations avec mon parrain Maximin Simon, fils de Léon Simon, boulanger. Il m'apprit, qu'en fonction de ses moyens, son père fournissait, en partie, les maquisards en pain. Pourtant les quantités de farine qui lui étaient livrées étaient contingentées ; il ne lui était donc pas facile de satisfaire les Gardois munis de tickets de rationnement et les résistants qui vivaient dans la clandestinité.

Maximin aidait son père à transporter le pain en toute discrétion la nuit jusqu'au Café de France où les destinataires venaient rapidement le réceptionner. Par la même occasion, ils récupéraient d'autres denrées alimentaires qui leur étaient destinées. D'autres Gardois ont, comme eux, discrètement, sous des formes diverses, apporté leur aide aux maquisards sans jamais en faire état plus tard.

La maison dite « Viora », aujourd'hui transformée en future médiathèque, était occupée par un certain Gaston Brébion. Il n'était pas originaire du village et exerçait la profession d'exploitant-négociant de bois et charbon. L'homme était d'aspect discret et assez mystérieux. Des bruits couraient : pour les uns, il travaillait pour la résistance, pour les autres il était un agent double au service de la Wehrmacht. Ce qui s'avéra faux et injuste : il fut reconnu plus tard pour avoir été un valeureux résistant. Par la suite, j'ai appris qu'il avait utilisé des méthodes peu orthodoxes. M. Marcel Arnaud, aujourd'hui décédé, m'avait raconté que son frère Adrien, très jeune à l'époque, était employé chez M. Brébion, comme conducteur de camion. Un jour son patron lui demanda d'aller livrer un camion de bois dans la région brignolaise. Arrivé à destination, Adrien aida les hommes sur place à décharger le véhicule. A mi-déchargement, quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il découvrit une mitrailleuse cachée au milieu des morceaux de bois. Adrien n'avait pas été informé de ce dangereux transport et fut saisi d'une énorme frayeur rétroactive. En novembre 1944, Gaston Brébion fut nommé deuxième adjoint au conseil municipal de La Garde-Freinet[AR].

Des familles de réfugiés, certains de Toulon, Marseille, Menton et du littoral varois, craignant les bombardements vinrent au village. D'autres s'abritèrent dans les écarts[AS]. Certains étaient juifs ou réfugiés politiques, presque tous munis de faux-papiers avec, souvent, l'assentiment des propriétaires qui les logeaient. A ma connaissance, une seule famille est définitivement restée à La Garde-Freinet. En 1939, le vieux médecin qui exerçait depuis longtemps dans le village décéda. Le Docteur Gustave Bloch (né à Paris en 1903) prit sa succession. Il

AR. JMG : responsable local de la Résistance, en contact avec Jean Despas, il présida la délégation municipale mise en place à la Libération, le 17 août 1944.

AS. Maisons hors du village.

était juif et venait avec sa famille pour se réfugier dans notre village. Par miracle, ils échappèrent à la Gestapo venue un jour à leur domicile pour les arrêter. Son exercice, chez nous, fut ainsi de courte durée.

Je me souviens aussi d'un certain M. Schwartz, venu s'installer, si mes souvenirs sont exacts, du côté de l'Oliverède. Était-ce un simple réfugié ou était-il là pour des raisons politiques ? Il se disait de nationalité hongroise et exploitait très discrètement un élevage d'oies. Il vendait les œufs aux gens avec qui il avait fait peu à peu connaissance. Les acheteurs allaient chercher les œufs chez lui. Ma mère m'emmenait avec elle.

J'en garde un mauvais souvenir : lorsque nous arrivions chez lui, ses palmipèdes cacardaient bruyamment et devenaient agressifs, surtout le jars qui pinçait méchamment mes maigres petits mollets. Cet homme se disait ancien professionnel international de football. Je n'ai jamais pris le temps de vérifier la véracité de ses dires. Je pense qu'il a quitté notre commune peu de temps après la Libération.

En 1939, dès la déclaration de guerre, mes arrière-grands-parents maternels ont quitté leur Lorraine natale pour ne pas subir une nouvelle fois l'annexion de leur département par l'Allemagne. Agés tous deux d'environ quatre-vingt-dix ans, ils sont arrivés à La Garde-Freinet avec un minimum de bagages, laissant derrière eux leur maison et leurs biens. Ils étaient accompagnés de leur fille cadette, Léonie et de son mari, M. Weibel. Mes grands-parents leur avaient trouvé une petite maison de campagne en location et un an après, lorsqu'ils eurent leurs papiers d'identité en règle ils vinrent habiter sur la place Vieille dans un tout petit appartement. Dès la Libération, ils regagnèrent leur village redevenu français laissant leur fille et leur gendre ici.

Il s'avéra, en 1941, que le Sergent de Ville, M. Rouvier, fit valoir ses droits à la retraite. Le maire, M. Courtès demanda à ce qu'il soit remplacé de préférence par un réfugié. M. Guillaume Weibel avait le profil idéal pour cet emploi ; il avait un aspect autoritaire et un physique assez impressionnant. De plus, il parlait couramment l'allemand.

Sa candidature fut immédiatement retenue. Ce choix s'avéra judicieux, en particulier lorsque les autorités allemandes venaient inquiéter le maire. M. Weibel devant, évidemment, servir d'interprète, savait utiliser la ruse pour sortir ainsi le maire de situations embarrassantes,

Dès le début de l'année 1943, de nombreux jeunes français furent requis pour le S.T.O. Bon nombre d'entre eux étaient affectés dans les usines et dans les fermes germaniques. Un soir, un nommé Ernest Monnier, âgé de 20 ans, qui était ami avec mes parents, vint leur rendre visite pour leur annoncer son départ forcé pour l'Allemagne. Il était agriculteur et travaillait dans sa modeste propriété au

quartier du Fraisse[AT]. Au moment de leur au revoir, je me souviens avoir vu des larmes dans leurs yeux et j'en fus bouleversé. Malgré mon jeune âge, j'avais ressenti la gravité de la situation. D'autres jeunes Gardois furent également contraints et forcés de partir.

Au bout d'un an de service, quelques-uns bénéficièrent d'une permission dans leurs foyers. Il est évident qu'à la fin de leur permission, beaucoup ne voulurent pas repartir. Ils durent donc vivre dans la clandestinité, cachés le plus souvent dans les forêts. S'ils ne rentraient pas dans la Résistance, ils restaient cachés si possible pas très loin de leur foyer. Lors de la rafle de juillet 1944, deux d'entre eux réussirent à s'échapper de l'encerclement des Allemands grâce au garde municipal M. Weibel, qui sut créer une diversion auprès des officiers de la Wehrmacht. Après la Libération, quelques personnes dénuées de toute gratitude, le traitèrent de « boche » à son insu évidemment. M. Joseph Courtès, alors maire jusqu'en 1944, lui fut toujours reconnaissant des actes patriotiques et courageux dont il avait fait preuve dans ces moments critiques.

Les troupes allemandes, après avoir pris Toulon et son port, envahirent aussitôt le littoral varois[AU]. Leurs incursions sur notre territoire communal s'y firent de façon épisodique, mais suffisamment menaçante pour inquiéter la population. On savait plus ou moins que des groupes de maquisards d'origines diverses se cachaient dans nos forêts, ce qui faisait craindre des représailles[AV]. La prudence dans les occupations journalières des Gardois et surtout dans leurs propos était de mise.

Évidemment, il y eut certaines personnes ayant des opinions vichystes sans pour cela collaborer avec l'ennemi. C'était une minorité d'hommes âgés qui avaient subi la guerre de 14-18, dont certains avaient été des héros. Ils ne souhaitaient surtout pas que reviennent les horreurs et les souffrances qu'ils avaient endurées dans cette guerre qui fut une véritable boucherie.

A partir de là, les suspicions commencèrent à se répandre insidieusement, le plus souvent sans véritable fondement. Un ancien enseignant à la retraite recevait des paquets contenant des mini-cercueils en bois, ainsi que des menaces de mort. On apprit, plus tard, que les auteurs de ces expéditions n'étaient autres que des jeunes farceurs, plus enclins aux bamboches bien arrosées dans les cabanons isolés, qu'à de réelles actions dans la Résistance. Bien que la collaboration avec les Allemands ne fut pas impossible, il n'y eut aucune accusation formelle, ni aucune arrestation à La Garde-Freinet, ni avant, ni après la Libération[AW].

En 1942, une douzaine de jeunes gens sont arrivés pour travailler sur les réseaux d'eau potable et d'assainissement[AX]. La plupart d'entre eux étaient terrassiers et je me souviens, malgré mes six ans, les avoir vus creuser les tranchées à la pelle et à la pioche, tout le long de la rue du Noyer. Certains furent arrêtés

AT. De Frêne.

AU. JMG : à partir du 9 septembre.

AV. JMG : il s'agissait du camp Faïta, important maquis régional des FTP – francs-tireurs et partisans – composé surtout de Toulonnais, Marseillais et Niçois, mais aussi de jeunes de la région.

AW. JMG : sauf Louis Tosello, le cordonnier corrigé par les maquisards, qui fut arrêté et interné au camp de Bandol ; estimant la punition suffisante, la commission de triage le fit libérer en avril 1945.

AX. Pour mémoire, dès le mois de janvier 1942, la mairie lançait un projet de station d'épuration. Les travaux d'adduction d'eau et d'assainissement avaient déjà débuté avant la guerre de 1939.

avec des Gardois le 30 juillet 1944, et furent relâchés quelques jours plus tard. Au moins quatre d'entre eux se marièrent avec des jeunes filles du village et s'établirent définitivement chez nous.

Ces importants travaux avaient été confiés à l'entreprise « Serratrice et Trivero » dont le siège était à Nice. En décembre 1942, au cours d'une séance du Conseil municipal, le maire annonce que les travaux d'eau sont achevés et qu'ils ont permis la découverte de galeries inconnues. Il n'est pas impossible que ces galeries aient abrité des résistants lors d'une opération de recherches menées par les Allemands, dès juillet 1944.

Après les chantiers de Jeunesse, puis le S.T.O., les Français déclarés aptes à travailler ont de nouveau dû se soumettre aux exigences du travail obligatoire. À la fin de l'année 1943, et durant l'année 1944, la Kommandantur ordonna aux maires des communes du littoral et de l'intérieur des terres la mise à disposition journalière d'un quota d'hommes âgés de 16 à 65 ans. Toutes les personnes requises étaient contraintes d'aller travailler sur des lieux désignés et étaient placées sous commandement allemand[AY]. À cette époque, le maréchal Rommel fit déployer un gigantesque concept de défense, destiné à repousser tout débarquement éventuel franco-allié sur le littoral varois. Les Gardois, comme tant d'autres, n'échappèrent pas à ces réquisitions. Tous les matins, des camions venaient les chercher sur la place de la Mairie et les transportaient sur leurs lieux de travail, qui étaient généralement situés sur les communes de Grimaud, de Cogolin et de Gassin. La liste des requis était renouvelée, en principe, tous les deux ou trois jours pour assurer la rotation des effectifs. Le maire, chargé de la désignation des ouvriers, n'avait évidemment pas le beau rôle. C'est pourquoi il préférait, le plus souvent, donner ses délégations à son fidèle sergent de ville, M. Weibel, à qui il laissait le soin de cette charge impopulaire et peu gratifiante. Le soir, les Gardois embauchés étaient pour la plupart ramenés à leur point de départ et regagnaient ainsi leur domicile. Quant aux militaires allemands, chargés du contrôle des effectifs, il s'avérait qu'ils n'étaient pas très regardants sur l'identité et l'âge des hommes requis, à partir du moment où ils avaient le nombre de travailleurs exigé. Il était donc fréquent qu'un fils remplace son père, ou vice-versa. D'autres préféraient éviter ces corvées, en payant tout simplement un remplaçant. Il arrivait que des hommes, tenaillés par la faim, se portent volontaires afin d'assurer leur repas de midi, si frugal soit-il.

Mon grand-père, André Ledain, cuisinier de profession, n'avait pas pu échapper à ces réquisitions et fut immédiatement chargé de la préparation des repas des effectifs allemands et des travailleurs civils. Il m'a souvent raconté qu'il était sous la surveillance de deux soldats arméniens, enrôlés de force dans la Wehrmacht. Il s'était très vite aperçu que ses deux gardiens étaient régulière-

AY. JMG : l'instauration de ce travail obligatoire fut mis en place à partir de la fin février 1944. Il ne toucha que les hommes. Les requis devaient donner par roulement une semaine de travail.

ment alcoolisés, en particulier en fin de journée ce qui ne le rassurait pas trop ; malgré tout, il réussissait à leur dérober quelque nourriture qu'il cachait dans les manches de sa veste, bien fermées aux poignets. Le soir, craignant que les soldats arméniens ne découvrent son larcin, il s'efforçait malgré sa peur, de prendre une allure dégagée, le vêtement sous le bras, pour reprendre le camion qui ramenait l'ensemble des travailleurs à La Garde-Freinet.

Un certain Vicent Gal, ancien légionnaire à la retraite et alcoolique notoire, bien connu pour ses débordements bachiques, se mit à chanter la Marseillaise devant les soldats de surveillance arméniens, qui lui ordonnèrent aussitôt de se taire. Vicent les injuria copieusement devant tous ses collègues terrorisés. Lorsque les gardiens le prirent pour l'emmener, il s'écroula, pris d'un coma éthylique, ce qui lui valut sûrement de ne pas être fusillé.

Mon père et Laurent Brest (son beau-frère) ne purent se soustraire à l'abominable abattage des magnifiques pins parasols de l'hippodrome de La Foux (classé au titre des espaces naturels depuis 1929), le 5 avril 1944. Pas du tout enclins à faire cette détestable besogne, ils simulaient la maladresse et la méconnaissance des techniques du maniement de la loube[AZ]. Sitôt que leurs surveillants tournaient les talons, les deux compères élimaient les dents de leurs scies avec une pierre très dure afin de ralentir le rendement quotidien exigé. Excédés par cette évidente mauvaise volonté, leurs gardiens hurlaient des invectives et proféraient maintes menaces. Les deux Gardois jouaient de l'incompréhension du langage de leurs surveillants qui, finalement lassés de leur présence, les firent transférer sur un autre chantier, situé sur la commune de La Croix-Valmer.

Cette mutation leur apporta le désagrément de ne pouvoir retourner le soir chez eux, faute de transport à leur disposition. Ils furent logés dans des baraquements gardés par des Azerbaïdjanais portant l'uniforme allemand[BA]. Mais paraît-il qu'ils surent relativiser ce désagrément par des veillées bien « à rosé », partagées avec d'autres compagnons d'infortune. En fin de semaine, ils rentrèrent chez eux par leurs propres moyens. Je ne sais pas comment et par quels tours de passe-passe, ils ne furent plus convoqués pour d'autres journées de travail obligatoire.

AZ. Scie utilisée par deux bûcherons.

BA. JMG : Arméniens et Azerbaïdjanais étaient d'anciens soldats de l'Armée rouge, faits prisonniers par les Allemands et embrigadés dans les régiments de l'Ost-Legion Le 807e azerbaïdjanais occupait le secteur de Cogolin / Saint-Tropez, les Arméniens étaient entre Le Rayol et Hyères.

La grande rafle du 31 juillet 1944

Depuis le débarquement allié du 6 juin, en Normandie, les soldats de la Wehrmacht sont sur les dents et se montrent de plus en plus menaçants. C'est ainsi que les Gardois connurent de grandes frayeurs lorsque le 25 juillet 1944,

les Allemands investirent le hameau de La Mourre. Sur une trahison, le dépôt d'armes des maquisards fut découvert par des soldats nazis à la ferme de La Crotte[BB].

Mme Marie Raymond, dont on vient de fêter le centenaire, se souvient d'un jour où, avec son époux Roger, ils ont vu débouler en trombe à leur domicile de la place du Pin, leur ami Elie Bonissone. Celui-ci leur demanda de le cacher car il était recherché par la Gestapo, ce qui n'étonna pas ses amis qui le savaient membre actif de la Résistance. Roger le planqua au fond de sa cave, derrière un tas de fagots de bois. Certes, cette cachette ne pouvait être que provisoire. Mme Raymond n'a pas pu me préciser l'époque exacte de cet événement ; il est possible que cela se soit passé lorsque les soldats allemands ont trouvé le dépôt d'armes des maquisards à la ferme des Crottes, qui appartenait à la famille Bonissone.

Cinq jours après, ce fut notre village qui, à son tour, fut encerclé avec la prise d'otages composée d'une douzaine d'hommes. J'ai encore en mémoire les noms de certains d'entre eux : Charlot Fetter, Antoine Hérada, Lucien Roche, Jean Monge, Jeannot Combi, Guy Lovera un réfugié, et André Bracco alors âgé d'à peine 15 ou 16 ans. Ils furent emprisonnés à Brignoles et, fort heureusement, relâchés et libérés quelques jours après[BC]. Trois résistants, alors cachés dans le village, réussirent in extremis à échapper à une patrouille d'Allemands grâce à un habitant qui leur prêta un pied de biche pour soulever une plaque d'égout en fonte, située à hauteur du n° 18 de la rue Longue. Ils purent ainsi s'enfuir et le Gardois remit rapidement la plaque en place.

Au cours de l'année 1944, mes parents déménagèrent pour venir occuper un petit appartement, tout près du terrain du jeu de boules, sur l'esplanade. Ils avaient en charge le gardiennage de la grande maison, alors inoccupée, appartenant à la descendance du Général Colle. Un jour ils furent contraints d'ouvrir les portes de cette maison bourgeoise à un officier allemand muni d'un ordre de perquisition et suivi de quelques soldats bien armés. La maison fut fouillée de fond en comble, inutilement d'ailleurs, car rien de suspect ne fut décelé par les investigateurs. La petite maison que nous occupions (agrandie depuis) me rappelle de lugubres souvenirs. J'ai encore en mémoire le bruit sinistre des moteurs des bombardiers[BD] qui volaient de nuit et qui passaient au-dessus de nous à haute altitude. Leurs vols étaient lourds et lents faisant un bruit sourd comme un ronronnement grave qui m'effrayait énormément. On ne savait pas si ces avions étaient allemands ou anglais.

Dans la nuit du 14 au 15 août, des tirs successifs et rapides d'une pièce d'artillerie anti-aérienne nous réveillèrent. Mes parents ouvrirent la porte d'entrée d'où l'on put voir, tel un feu d'artifice, des chapelets successifs de boules incan-

BB. JMG : cette opération suit l'arrestation de François Pelletier, officier parachuté par la France combattante, et de son radio, la veille, à Saint-Tropez. La Mourre abritait l'un des maquis de la Brigade des Maures, celui que commandait Despas et à qui Pelletier avait fait de l'instruction. Pelletier et le maquis ont été vendus pour de l'argent par un autre officier parachuté par Alger, Seignon de Possel. Despas avait eu le temps de faire évacuer les maquisards et une partie des armes.
Pour plus de détails, voir le témoignage de M. et Mme Alibert Viora, à la suite de ce récit.

BC. JMG : cette rafle était en représailles du meurtre d'un soldat allemand. Elle toucha aussi Cogolin, Grimaud et Sainte-Maxime. À La Garde-Freinet, onze otages furent pris et conduits à Brignoles.

BD. Appelés aussi forteresses volantes.

descentes, s'élever dans la nuit et monter haut dans le ciel. Ces tirs semblaient provenir d'assez loin, derrière les Roches blanches.

Aux alentours de cinq heures du matin, d'intenses explosions aux bruits profonds et soutenus, provenant du golfe de Saint-Tropez, se firent entendre, semblables à d'énormes roulements de tambours et comparables à des secousses sismiques. Les Gardois comprirent vite qu'il s'agissait bien d'une tentative de débarquement franco-allié sur notre littoral. Un épais brouillard[BE] recouvrait toute la région cachant toutes les collines environnantes ainsi que les maisons.

Au cours de la matinée, malgré l'opacité du brouillard, mes parents, alors cachés derrière leurs volets, pouvaient distinguer des soldats allemands qui passaient, soit à pied, soit à vélo, sur l'esplanade, effectuant vraisemblablement un mouvement de repli en direction de la plaine des Maures. Certains d'entre eux entrèrent dans le centre du village. D'autres installèrent une pièce d'artillerie légère au bout de l'esplanade ou plus exactement, à l'intersection de la route de Grimaud et du Plan-de-la-Tour. On peut comprendre que cette batterie avait pour mission de couvrir le retrait des sections allemandes vers l'intérieur des terres.

Heureusement pour nous, ils quittèrent cette position en tout début d'après-midi et partirent dans la même direction que celle qu'avaient empruntée leurs prédécesseurs. Le maire, alors informé de la présence de soldats ennemis dans le village, prit l'heureuse initiative de téléphoner à la préfecture du Var pour demander un véhicule de transport en commun de toute urgence. Il faut croire que ses arguments furent très convaincants car seulement une heure après, un autocar venant du Luc-en-Provence arriva sur la place Neuve. Les Allemands, groupés au centre du village ne se firent pas prier pour s'engouffrer dans le car qui démarra aussitôt pour prendre la direction de la plaine des Maures. L'un d'eux, ayant raté le car, s'empara d'un vieux landau appartenant à Mme Mazéra[BF] (à cette époque, les femmes utilisaient souvent ces poussettes pour transporter leurs fardeaux, tels que fagots de bois ou linge de lessive) et chargea son barda dessus et prit la poudre d'escampette sous les yeux ahuris de la propriétaire. Il est tout-à-fait compréhensible que le maire ait organisé la fuite des occupants ; il évita ainsi aux Gardois d'être victimes de combats de rue entre les occupants et les libérateurs.

Ne se sentant pas du tout en sécurité, mes parents prirent la décision de retourner se mettre à l'abri dans la cave voûtée des Brest.

En début d'après-midi de ce 15 août, n'entendant ni bruits, ni tirs d'armes, nous avons quitté notre abri pour aller nous restaurer chez mes grands-parents restés au Café de France. Aux environs de 17 heures, notre cousine Albertine Rosso (fille de M. Weibel) monta à toute vitesse la rampe des Sarrasins en criant

BE. Brouillard artificiel généré par les bateaux alliés.

BF. Grand-mère de Lucette et Rosie.

de toutes ses forces qu'un coup de téléphone reçu en mairie annonçait que les Américains étaient à La Mourre et qu'ils faisaient mouvement vers notre village. Cette bonne nouvelle se répandit dans les rues comme une traînée de poudre. Malgré leur joie, les habitants restaient dans l'angoisse des probables combats qui nous menaçaient. Vingt minutes à peine, après l'annonce de la libération de La Mourre, une jeep surgit sur l'esplanade avec quatre soldats américains à son bord. Le chauffeur entra dans le village et se plaça sur le trottoir, exactement là où se trouve maintenant le cabinet des Infirmiers[BG]. Ils épaulèrent leurs fusils pour tirer en direction du Cercle des Travailleurs[BH] où des soldats allemands se trouvaient. L'un d'eux fut tué, un autre sévèrement blessé. Un réfugié de Menton fut grièvement blessé à la tête mais survécut à sa blessure. Les quelques soldats de la Wehrmacht qui restaient dans le Cercle des Travailleurs, disparurent rapidement. Tout laisse supposer qu'ils s'échappèrent par la cave dont la porte débouche juste en face de la Salle des Fêtes. Les Américains n'ont certainement pas fait usage de leur mitrailleuse fixée sur leur jeep pour ne pas faire trop de dégâts parmi les civils qui se trouvaient à l'intérieur du bistrot ; les tirs de leurs armes individuelles étaient précis et bien ciblés.

La jeep se remit en marche, suivie d'une auto-blindée, puis d'un camion GMC ; ils allèrent sur la place Neuve où des Gardois et Gardoises en liesse, les acclamaient en brandissant des drapeaux français. Les libérateurs distribuaient des chewing-gums[BI], chocolats et cigarettes. Les jeunes filles émoustillées montaient sur les véhicules, pour embrasser les GI[BJ]. Notre fougueuse receveuse des Postes (de l'époque !) s'élança tellement précipitamment sur l'un d'eux que sa tête heurta violemment le casque lourd en acier du jeune soldat. Elle garda les yeux « au beurre noir » pendant plusieurs jours.

Avec mes parents, alors que nous arrivions place du Baou, nous vîmes arriver une jeep armée d'une mitrailleuse avec à son bord, de grands gaillards dont les casques étaient recouverts de filets de camouflage, ils nous lancèrent des chewing-gums et des boites de conserve et nous firent comprendre qu'il ne fallait pas rester là. Peut-être, craignaient-ils la présence de tireurs isolés pouvant s'être planqués dans les maisons. Un GMC monta sur la place des Aires ; quelques hommes du village leur apportèrent des cageots de tomates, d'oignons et quelques melons. Ces braves soldats se jetèrent sur ces fruits et légumes dont ils étaient privés depuis plusieurs mois. Ils apprécièrent aussi les bouteilles de vin et d'eau de vie qu'on leur offrait.

Le soir, un vacher nommé Baudino, arriva avec son accordéon sur la place Neuve, suivi de Georges Pougiat, l'incontournable porte-drapeau du parti communiste gardois, qui, lui avait apporté sa guitare. Tous deux improvisèrent un bal assez atypique. Les Américains exécutaient des grands pas de danse swing[BK]

BG. Au 6 rue Saint-Jacques.

BH. Actuellement pharmacie fraxinoise.

BI. Pâte à mâcher alors inconnue en France.

BJ. Soldats de l'armée des États-Unis.

BK. Sorte de pas de danse appelé jazz.

(qui nous étaient parfaitement inconnue), sur des airs de danses musettes joués par nos deux musiciens locaux. Ce qui mettait en difficulté les jeunes gardoises qui tentaient d'adapter leurs pas à ceux de leurs danseurs, qui de plus, étaient chaussés de lourds rangers.

Enfin, l'euphorie de la liberté retrouvée éclipsait facilement ces petits aléas chorégraphiques. Durant toute la nuit suivante, camions, véhicules blindés, engins de tous genres passèrent sans arrêt dans notre village en direction de la vallée de l'Argens et de l'intérieur du département pour rejoindre les grands axes routiers et ferroviaires. Ces transports de troupes et de matériels se firent pendant de longs mois : les chenilles des engins blindés labouraient le bitume des routes et les rendaient difficilement praticables aux motos et aux automobiles des civils. Depuis leurs véhicules, des militaires de nationalités et de couleurs différentes[BL] nous envoyaient des boites de conserve, des bonbons, des cigarettes, des paquets de galettes et bien d'autres curiosités encore : telles que des boites de petites capsules de combustible pour réchauds, que nous portions à la bouche, croyant que c'était des bonbons, et qu'évidemment nous crachions immédiatement. Dans les boites de rations qu'on s'empressait d'ouvrir, nous trouvions des petits ballons gonflables avec lesquels nous jouions innocemment ; il s'agissait tout bêtement de préservatifs destinés aux militaires ! Il y avait aussi les fameuses boites de corned-beef, la poudre d'œufs, les crèmes de cacahuètes dont nous raffolions et aussi des conserves de haricots beaucoup moins appréciées.

Un jour qu'un groupe de villageois regardaient passer les convois militaires sur l'esplanade dans l'espoir de récolter quelque nourriture, debout, à l'arrière d'un camion, un soldat lança une boulette de papier en direction des badauds ; quelqu'un la ramassa, la déplia et put lire la phrase suivante : « Donnez mon bonjour à Mme X que je connais bien ». Ce message ne contenait pas de signature.

J'ai pu, également, récolter cette anecdote assez cocasse : M. Marcel Courchet, appelé « Courchet le taxi », habitait avec sa femme et sa belle-mère alors mourante dans son lit ; une voisine était présente pour veiller la vieille dame en train de passer de vie à trépas. Soudain, comme un diable, surgit dans la chambre, un officier américain ; l'homme était de forte corpulence avec un visage grimaçant et fort congestionné. Ses mains soutenaient le bas de son ventre ce qui laissait supposer qu'il était blessé. Il bredouillait des paroles incompréhensibles. Le pauvre homme était en fait pris d'une envie pressante et trouva, in extremis, le lieu d'aisance où il put enfin soulager ses besoins naturels. Chose faite, il parvint à expliquer qu'il était l'aumônier d'une compagnie de soldats américains, fraîchement débarqués.

Chose moins drôle, le soldat allemand tué devant le Cercle des Travailleurs

BL. Les soldats étaient Français, Américains, Canadiens, Anglais...

fut enterré assez rapidement dans un endroit plus que discret de notre cimetière : tout contre un mur d'enceinte, bien caché derrière un vieux et imposant tombeau. Certains Gardois, peu nombreux tout de même, allèrent cracher sur sa tombe. Les années passèrent, les haines s'amenuisèrent et le corps du soldat fut exhumé et rapatrié en Allemagne.

Le 16 août, vers 15 heures, à la suite des opérations consécutives au débarquement, un char venant du Plan-de-la-Tour, allant en direction de La Garde-Freinet, quitta la route dans un des lacets très serrés de Bonvallon[BM]. Ce blindé s'était trouvé en présence d'un Dodge[BN] venant en sens inverse en tenant le milieu de la route. Le conducteur du char dut serrer au maximum à droite. Le bord de la route s'affaissa, l'engin bascula dans le ravin et deux des occupants furent tués sur le coup. J'ai pu trouver leur identité dans les archives communales, (document 5, pages suivantes) il s'agissait de René Jourdain, 23 ans, né dans l'Indre ; c'était le conducteur. La seconde victime, Joseph Quilès, 35 ans, était d'Oran. Le troisième occupant, bien que gravement blessé eut la vie sauve. Les deux soldats décédés furent inhumés provisoirement dans notre cimetière, puis exhumés le 20 janvier 1949 à 16 heures, en présence de leurs familles venues pour les rapatrier chez eux. Un hommage leur fut rendu par les autorités locales et une Délégation ministérielle des Armées[BO].

Durant ces périodes de mouvements de troupes, il y eut d'autres accidents plus ou moins graves et particulièrement sur le parcours de La Garde-Freinet au croisement des Mayons.

Afin d'organiser les secours médicaux et sanitaires sur notre territoire communal, le maire ainsi que le docteur Garrouste mirent immédiatement sur pied, des groupes d'intervention rapide. Ces équipes étaient constituées de volontaires, mais aussi d'hommes requis en fonction de leurs compétences et de leurs motivations (documents 6 et 7, mentionnant les noms et les attributions des hommes désignés, page 98). Le docteur Louis Garrouste, alors jeune et dynamique médecin généraliste, en exercice dans notre commune, s'impliqua d'une façon exemplaire dans les missions d'intervention qui se succédèrent. Je tiens à lui rendre hommage pour son abnégation, ses qualités d'humaniste, son sens du commandement et d'organisation dont il a su faire preuve. Les équipes de secours qu'il avait en charge avaient un rôle d'anticipation sur les services médicaux sous commandement militaire, qui eux, devaient également faire face aux énormes besoins de secours.

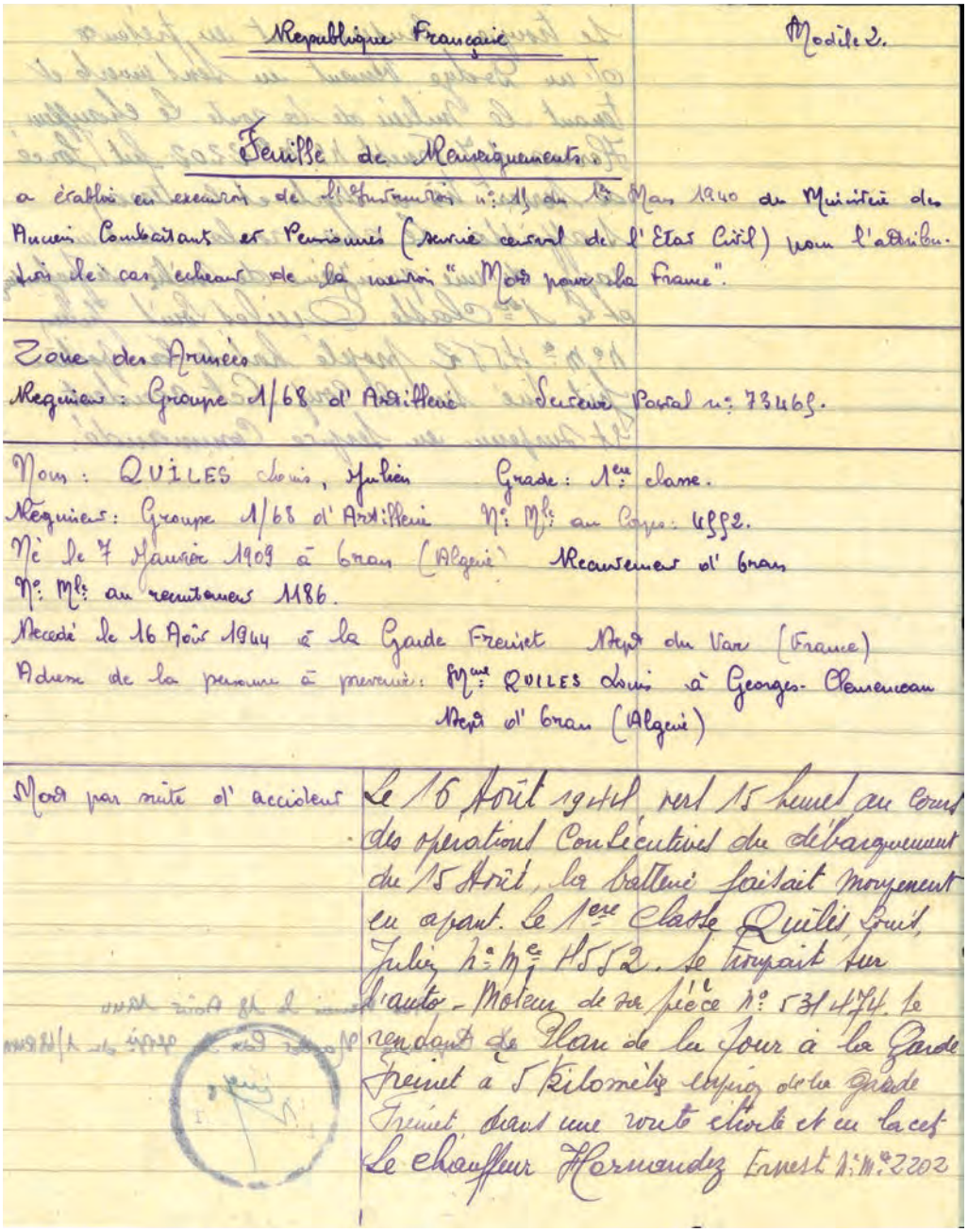
Albert Durbano, alors âgé de 24 ans et inscrit sur la liste des brancardiers civils, vint voir mon grand-père qui était son ami et, en quelque sorte, son père spirituel, pour lui faire part de sa décision de s'enrôler comme volontaire dans l'armée de Libération. Mon grand-père alla immédiatement rencontrer un offi-

BM. Bastide située en contrebas du col de Vignon.

BN. Véhicule militaire.

BO. JMG : les hommes appartenaient au 68e régiment d'artillerie d'Afrique qui avait débarqué à La Nartelle avec les chars de la 1e DB, commandés par le colonel Sudre.

5. Feuille de renseignements etablie le 18 août 1944, décrivant les circonstances du décès du 1re classe Julien Quiles (A. C. La Garde-Freinet, 1 W 12 26).



République Française — Modèle 2.

Feuille de Renseignements

a établi en exécution de l'Instruction n° 11 du 1er Mars 1940 du Ministère des Anciens Combattants et Pensionnés (Service central de l'Etat Civil) pour l'attribution de cas échéant de la mention "Mort pour la France".

Zone des Armées

Régiment : Groupe 1/68 d'Artillerie — Secteur Postal n° 73465.

Nom : QUILES Louis, Julien — Grade : 1re classe.

Régiment : Groupe 1/68 d'Artillerie — N° Mle au Corps : 4552.

Né le 7 Janvier 1909 à Gran (Algérie) — Recrutement d'Oran

N° Mle au recrutement 1186.

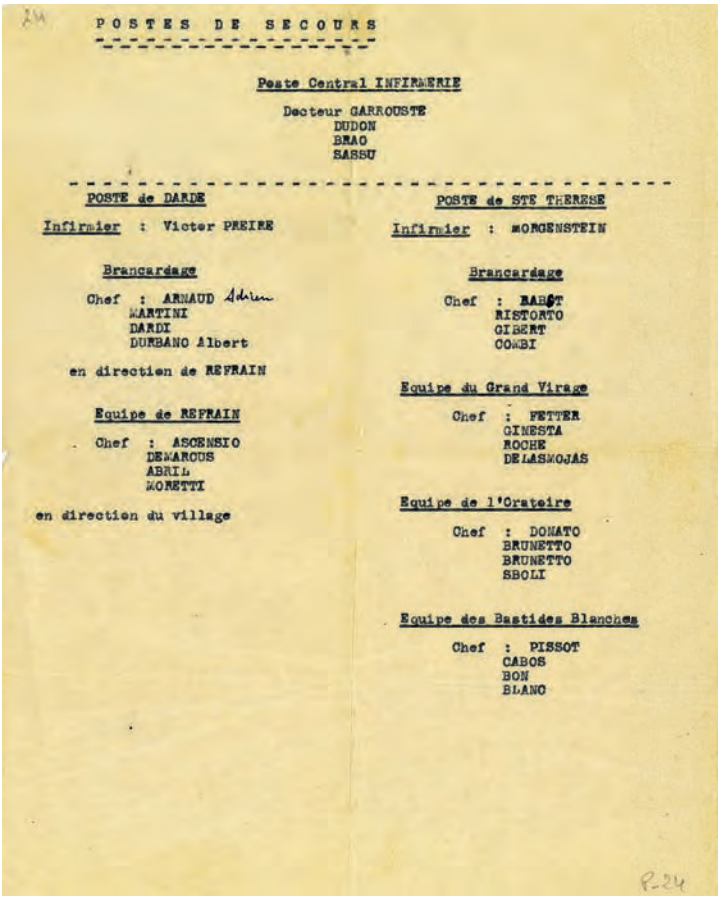
Décédé le 16 Août 1944 à la Garde Freinet Dépt du Var (France)

Adresse de la personne à prévenir : Mme QUILES Louis à Georges-Clemenceau Dépt d'Oran (Algérie)

Mort par suite d'accident — Le 16 Août 1944 vers 15 heures au cours des opérations consécutives du débarquement du 15 Août, la batterie faisait mouvement en avant. Le 1re Classe Quiles Louis, Julien N° Mle 4552. se trouvait sur l'auto-moteur de sa pièce n° 531 4/14. Se rendant de Plan de la Tour à la Garde Freinet à 5 kilomètres environ de la Garde Freinet dans une route étroite et en lacet Le chauffeur Hernandez Ernest N° M. 2202

Le troupe brusquement en présence
d'un Dodge venant en sens inverse et
tenant le milieu de la route. Le chauffeur
Hernandez Ernest n° M.a 2202 fut forcé
de serrer à droite et le terrain
s'effaisa. Le véhicule roula
sur une quinzaine de mètres de profondeur
et le 1er Classe Quilet Louis Julien
n° M.a 4552 projeté hors de la voiture
fut tué sur le coup. Cet accident
est survenu en service commandé.

Aux Armées le 18 Août 1944
Le Capitaine Nantet Cdt la 4e Cie du 1/48 RMM



POSTES DE SECOURS

Poste Central INFIRMERIE

Docteur GARROUSTE
DUDON
BRAO
SASSU

POSTE de DARDE

Infirmier : Victor PREIRE

Brancardage

Chef : ARNAUD Adrien
MARTINI
DARDI
DURBANO Albert

en direction de REFRAIN

Equipe de REFRAIN

Chef : ASCENSIO
DEMARCOS
ABRIL
MORETTI

en direction du village

POSTE de STE THERESE

Infirmier : MORGENSTEIN

Brancardage

Chef : BABST
RISTORTO
GIBERT
COMBI

Equipe du Grand Virage

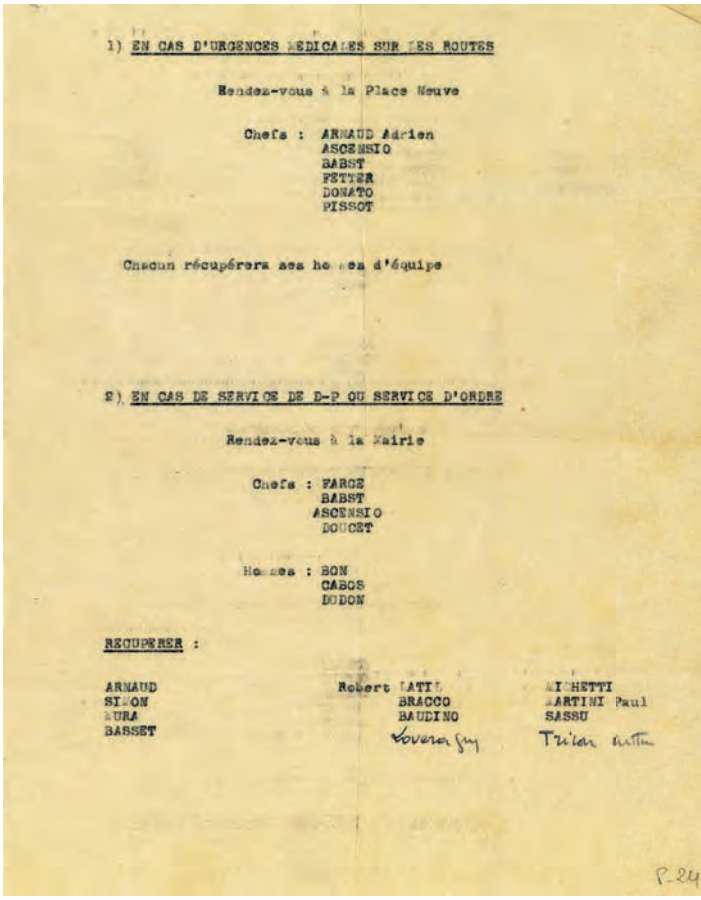
Chef : FETTER
GINESTA
ROCHE
DELASMOJAS

Equipe de l'Oratoire

Chef : DONATO
BRUNETTO
BRUNETTO
SBOLI

Equipe des Bastides Blanches

Chef : PISSOT
CABOS
BON
BLANC



1) EN CAS D'URGENCES MEDICALES SUR LES ROUTES

Rendez-vous à la Place Neuve

Chefs : ARNAUD Adrien
ASCENSIO
BABST
FETTER
DONATO
PISSOT

Chacun récupérera ses hommes d'équipe

2) EN CAS DE SERVICE DE D-P OU SERVICE D'ORDRE

Rendez-vous à la Mairie

Chefs : FARGE
BABST
ASCENSIO
DOUCET

Hommes : BON
CABOS
DODON

RECUPERER :

ARNAUD
SIMON
MURA
BABSET

Robert MATTI
BRACCO
BAUDINO

MICHETTI
MARTINI Paul
SASSU

cier de l'Armée d'Afrique, qui avait un P.C.[BP] tout à fait provisoire sur la place de la mairie. Moins d'une heure après, Albert signait son engagement officiel et revêtait dans le Café de France l'uniforme américain. Un camion militaire vint le chercher sur la place Vieille. Les larmes aux yeux, il embrassa mon grand-père et prit place sur le camion au milieu d'autres soldats en partance pour la conquête des régions françaises encore occupées par les Allemands. Quelques mois plus tard, mon grand-père recevait une petite carte[BQ] (document 8). Albert participa à de nombreux combats de la Libération et revint, sain et sauf, à la fin de la guerre.

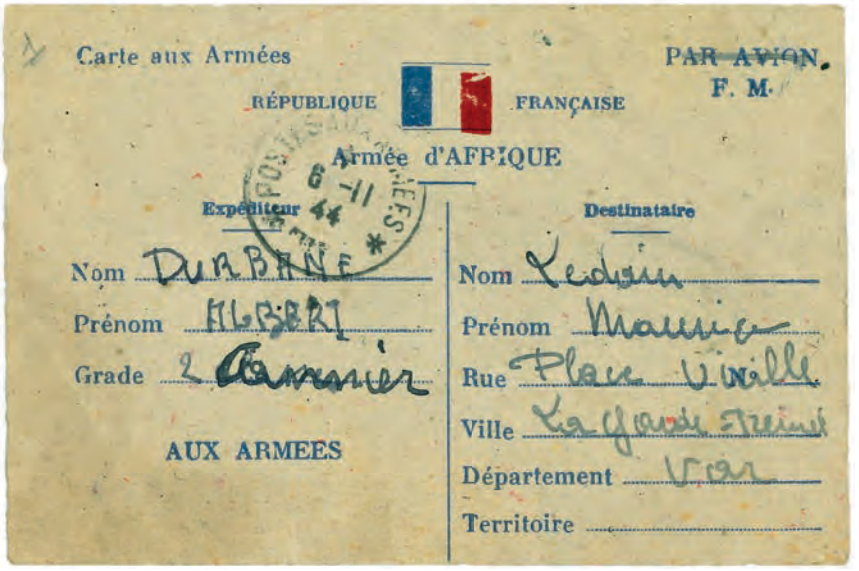
Dès le second jour du Débarquement, Monsieur Georges Pougiat (encore lui) alla se placer dans le virage dit « tournant de Ghirardi »,[BR] avec un panneau qu'il tenait plaqué contre sa poitrine et sur lequel était dessinée une flèche avec l'inscription : « Berlin direction directe ». Cette mission symbolique et humoristique, dont il avait pris l'initiative, dura plusieurs semaines.

Les convois de camions passaient sans arrêt et les soldats à leur bord lui fai-

BP. Poste de Commandement.

BQ. Mon grand-père se prénommait André, mais au village, tous ses amis l'appelaient Maurice.

BR. Emplacement à l'époque de la fabrique de Patiences, située dans la première maison à gauche, chemin des Teilles.


Carte aux Armées

PAR AVION.
F. M.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Armée d'AFRIQUE

Expéditeur

Nom DURBANE

Prénom ALBERT

Grade 2 Canonnier

AUX ARMEES

Destinataire

Nom Ledain

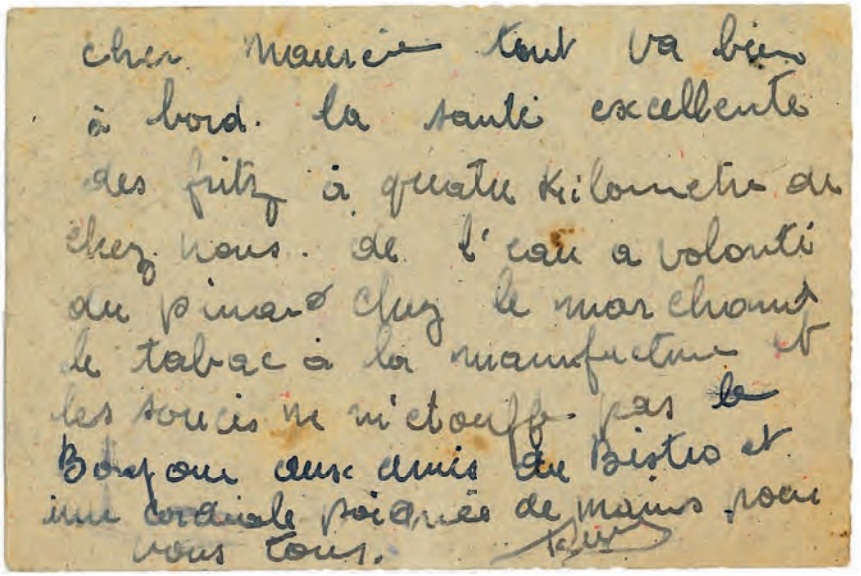
Prénom Maurice

Rue Place Vieille

Ville La Garde Freinet

Département Var

Territoire


chez Maurice tout va bien à bord. la santé excellente des filles à quatre kilomètres d'ici chez nous. de l'eau à volonté du pinard chez le marchand le tabac à la manufacture et les soucis ne m'étouffe pas la Bourgogne aux amis du Bistro et une cordiale poignée de mains pour vous tous.

Page de gauche :

6. Liste des équipes des postes de secours par secteur.

7. Consignes à suivre en cas d'urgences.

(archives personnelles)

Ci-contre :

8. Courrier d'Albert Durbano du 5 novembre 1944 pendant l'offensive des troupes franco-alliées au passage du Rhin.

(archives personnelles)

CASES RÉSERVÉES
AUX MENTIONS SPÉCIALES

1 2
3 4
5 6

Changements d'adresse

1
2
3

CARTE INDIVIDUELLE D'ALIMENTATION

N° 756

Valable en catégorie J.2. jusqu'au
Valable en catégorie jusqu'au
Valable en catégorie jusqu'au

A

Nom : LEDAIN
Prénoms : Paul
Né le : 5 mai 1936
à : Garde-Freinet
Nationalité : française Sexe : M
Département : Var
Commune : Garde-Freinet
Rue : route nationale

Délivrée le : 15 septembre 1946
par la Mairie de :
Signature du Maire :

Cachet de la Mairie

saient le « V » de la victoire et lui envoyaient des cigarettes. Certains jours des Américains faisaient étape sur l'Esplanade et des échanges se pratiquaient avec des Gardois qui troquaient des légumes, des fruits, du vin contre des jerricans d'essence. Mais cela ne dura pas longtemps, les autorités militaires y mirent fin assez rapidement.

Les régiments de l'Armée d'Afrique débarqués sur nos plages étaient formés, en bonne partie, de jeunes soldats pieds-noirs. Ils furent nombreux à passer dans notre village en direction des régions du Nord et de l'Est de la France où les combats faisaient toujours rage. Comme je l'ai déjà dit, ces transports d'hommes et de matériels se sont étalés sur plusieurs mois.

Lors d'un arrêt momentané d'un de ces convois, dans notre village, une jeune fille, dont le père était propriétaire d'une grande bouchonnerie gardoise, fit la connaissance d'un jeune militaire pied-noir ; ce fut le coup de foudre réciproque. Après échange d'adresse, sous les yeux désolés de « sa Juliette », le Roméo repartit avec son escadron. Il participa à l'occupation de l'Allemagne et fut libéré plus d'un an après. Chose assez étonnante, il revint aussitôt retrouver sa Dulcinée à La Garde-Freinet. Ils s'y marièrent rapidement avant de partir pour l'Algérie où le marié résidait avant son incorporation. Ils y fondèrent leur famille jusqu'à l'indépendance de l'Algérie. Ils revinrent alors s'installer à St-Tropez. Lui y est décédé et elle mourut dans notre village.

Un jour que je jouais dans la remise de mes grands-parents, je découvris deux grenades à manche, laissées sans doute par les Allemands le jour de leur débâcle. Tout content de ma trouvaille, je les sortis et les tapais contre le mur. Heureusement, le sergent de ville passa à ce moment-là et me les confisqua en me sermonnant sévèrement.

Des rumeurs coururent dans le village, disant qu'une Gardoise ou peut-être plusieurs, auraient été violées dans la campagne par des Noirs américains. Aucune suite ne fut donnée faute de preuve.

Notre scolarité n'a pas été trop perturbée par ces grands événements. Nous avons continué à pâtir des restrictions, toujours assujetties aux tickets de rationnement (documents 9 et 10). Des pastilles roses de vitamines nous étaient distribuées dans les classes. Heureusement que les conserves distribuées généreusement par les soldats libérateurs venaient mettre « du beurre dans les épinards » de nos menus journaliers.

Nous allions en classe avec des sacoches militaires allemandes ou américaines en guise de cartables. Je me souviens d'enfants réfugiés qui avaient des manteaux retaillés dans des capotes militaires. Dans l'ensemble nous étions chaussés avec des galoches en bois. J'ai connu des personnes qui étaient descendues à pied dans la plaine des Arcs et de La Motte pour récupérer le tissu des parachutes laissés sur place. Les villageois en firent des chemises entre autres. Ces

Page de gauche et ci-contre :

9. carte individuelle d'alimentation délivrée le 1er septembre 1946.

Ci-dessus :

10. tickets de rationnement.

(archives personnelles)

parachutes étaient-ils vraiment en soie, comme on le prétendait ? J'ai conservé un morceau qu'un voisin m'avait donné, en souvenir de ces jours de la Libération de la Provence. Nous jouions avec des « cliquets »[BS] qui avaient appartenu aux parachutistes. Dans nos collines, et notamment celle de Miremer, nous trouvions énormément de morceaux de petits rubans de feuilles d'aluminium qui, parait-il, avaient été largués par les avions alliés pour brouiller les ondes des radios ennemies. Quelques jours après le Débarquement, un matin, je suis monté à la chapelle de Miremer avec mes parents ; malgré la brume, nous avons pu voir une multitude de bateaux de guerre laissant suspendus au-dessus d'eux de grands ballons à la forme de dirigeables, que les gens appelaient « saucisses ». Ces ballons avaient un rôle de défense anti-aérienne. Cette armada de bateaux fut encore plus impressionnante lorsque les rayons du soleil commencèrent à dissiper le brouillard.

Combien de milliers d'hommes et de véhicules se sont extirpés du ventre de ces bâtiments pour gagner les plages des côtes varoises ? Combien furent-ils à passer dans notre village durant des mois avant d'arriver à la victoire finale ?

Je n'ai relaté qu'assez succinctement les trocs qui se sont pratiqués d'une manière quasi fraternelle entre les Gardois et les soldats français ou alliés qui passaient chez nous. En ce qui concerne les pratiques dites « marché noir » dans notre village, je n'en ai jamais entendu parler. Il s'agissait uniquement d'échanges de denrées pour la plupart alimentaires et utilisées à des fins personnelles, sans en tirer un bénéfice financier.

Je pense qu'il aurait été difficile d'occulter des pratiques peu louables, telles que le marché noir, du fait que nous vivions pratiquement en autarcie, ou en confinement (mot récemment revenu à la mode) où tout se savait rapidement. Par contre il est certain que des personnes plus fortunées que d'autres se sont rendues dans des villes avoisinantes pour acheter, à des prix prohibitifs, des denrées qui, souvent, venaient de sources de distribution assez douteuses.

Je garde le souvenir des débordements de joie et de bonheur qui ont explosé aux premiers jours de la libération de notre département. Mes parents avaient installé des tables dans le jardin de l'esplanade appartenant à M. et Mme Colle, alors absents à ce moment-là. Tous nos parents et amis s'y étaient réunis pour partager un banquet qui est resté longtemps mémorable. Tous les convives avaient apporté des victuailles qui, bien sûr, se sont consommées en commun. Ces ripailles furent copieusement arrosées de vins et de liqueurs, au milieu des rires et des chants et d'infinies embrassades.

Mais voilà qu'un incident faillit gâcher la fête. Ayant certainement des raisons non avouables pour ne pas partager l'euphorie générale de la victoire, un mys-

BS. Petit instrument commandé avec les doigts, afin de provoquer des sons cliquetants destinés à la reconnaissance mutuelle après atterrissage des soldats alliés.

térieux inconnu téléphona aux propriétaires des lieux pour dénoncer le squat de leur jardin. Il en fut pour ses frais, car M. et Mme Gérard Colle étaient des personnes généreuses qui lui répondirent qu'ils étaient heureux de savoir leur jardin en fête et qu'ils étaient d'accord pour prêter leur terrain à mes parents.

Un matin, nous eûmes la surprise de voir de nombreuses toiles de tente transformer le terrain de boules en vaste camping. Il s'agissait de soldats canadiens qui, pendant la nuit, avaient établi leur bivouac pour une durée de deux ou trois jours. C'est alors que mon chiot, un beau petit griffon que mes parents venaient de m'offrir, sortit du jardin et fut aussitôt récupéré par un soldat campant à proximité de notre portail. J'allai vers lui pour récupérer mon chien et il fit mine de ne pas vouloir me le rendre. Furieux, je criais, lui donnais des coups de pieds dans les tibias. Ma mère alertée, arriva vite et se trouva devant un jeune militaire au physique impressionnant. Il nous rendit mon petit Dick avec de grands éclats de rire en disant dans un français assez compréhensible, qu'il avait voulu plaisanter ! Il me demanda mon prénom, et à ma réponse il recommença à rire, en nous disant que lui aussi s'appelait Paul et qu'il était Québécois. Du coup, il m'invita le lendemain matin à venir prendre le petit déjeuner avec lui. Au menu : des tranches de lard grillé à tremper dans le café avec un biscuit très dur ! J'avoue ne pas avoir été convaincu par cette gastronomie canadienne ! Le lendemain, il sonna à la grille du parc pour nous annoncer son départ et nous dire au revoir. Mes parents lui offrirent des fruits et une bouteille d'eau de vie qu'il accepta avec plaisir. Qu'est-il devenu par la suite ?

Les passages de convois de véhicules et d'engins militaires, traversant le village, se sont progressivement espacés et un calme relatif s'établit. Bouchonniers, commerçants, artisans, agriculteurs et forestiers ont retrouvé la sérénité dans l'exercice de leurs métiers. Les perspectives de paix durable leur donnaient confiance en l'avenir. Cependant, quelques jeunes gens se retrouvaient sans emplois.

C'est alors que la Mairie, en association avec le Service des Eaux et Forêts, créa des travaux de reboisement des collines. Ces emplois étaient peu rémunérés mais ils étaient d'utilité publique et permettaient aux jeunes chômeurs de ne pas rester inactifs. Le rassemblement avait lieu tous les matins devant l'Hôtel de Ville où chaque chômeur devait signer un registre de présence sous l'œil vigilant du sergent de Ville. Ils étaient, ensuite, pris en charge par un agent des Eaux et Forêts qui les transportait dans les collines dévastées par les incendies. Le plus souvent leur travail consistait à semer des glands qu'ils devaient enfouir dans la terre. D'autres fois, ils devaient repiquer des plantules de diverses essences. Ces emplois n'étaient qu'une solution d'appoint, d'ailleurs ils furent d'assez courte durée.

La jeunesse locale aspirait, de plus en plus, aux festivités et aux divertissements dont elle avait tellement été privée durant ces sombres années d'occupation. Tous les dimanches après-midi, ils allaient danser au son d'une viole installée dans une salle du premier étage du Café Toumer[BT]. Ils pouvaient consommer des boissons rafraîchissantes, des frites et même de très bonnes glaces fabriquées par les époux Toumer eux-mêmes. Ce petit bal a marqué le tout début de l'émancipation des jeunes filles gardoises qui, jusque-là, étaient sévèrement surveillées par la famille et en particulier, par leurs mères qui les accompagnaient au bal et ne les quittaient pas des yeux. Avec « le petit bal à Toumer » un relâchement des mœurs ancestrales, s'est amorcé, avec modération certes, mais tout de même bien ébauché. Les propriétaires du café avaient en charge la bonne tenue des couples de danseurs et devaient, impérativement, fermer « leur balèti »[BU] à vingt heures.

Le dimanche, M. Hector Cavalier avait mis son autocar à la disposition des Gardois, pour qu'ils puissent goûter aux plaisirs des bains de mer. Le départ était à 13 heures 30. Les plages préférées étaient toujours celles de St-Pons et Beauvallon. Les familles emportaient leur pique-nique et nous prenions le repas du soir sur la plage. Le retour était fixé à 20 heures 30.

C'était un grand bonheur pour nous, enfants, qui n'avions jamais connu que les bains d'été, dans le ruisseau du Pas-de-la-Mule, et, en particulier, dans le grand trou d'eau qui s'était formé au fil du temps dans le lit du ruisseau. Ce trou était assez profond, c'est pour cela que les anciens l'avaient baptisé : « La caisse de la mort ». C'est pourtant là que la plupart des Gardois avaient, jusque-là, appris à nager.

Un dimanche nous étions sur la plage de Saint-Pons ; avec un petit camarade nous avions échappé à la surveillance des parents et nous étions entrés dans une zone clôturée par des fils de fer rouillés. Cet endroit était sommairement signalé par une pancarte comportant des inscriptions à peine lisibles, accompagné d'une symbolique tête de mort. Fort heureusement, un baigneur nous vit et nous intima l'ordre de ne plus bouger d'un pas : nous étions sur une zone qui avait été minée par les Allemands. Cet homme est venu nous sortir du danger. Il est fort possible que sans lui, mon copain et moi ne serions plus de ce monde.

Contrairement à ce que furent, parfois, les relations idéologiques entre certains groupes de résistants, les divergences politiques, cependant présentes, n'eurent pas d'effet franchement fractionnel sur la population gardoise qui comptait alors environ mille deux cents habitants.

Une cellule communiste put alors se déclarer au grand jour. Ses militants appartenaient en majorité à la classe des travailleurs de condition modeste. Ils manifestaient publiquement leur plus profond désir de voir s'instaurer en France

BT. Actuel Cercle des Travailleurs.

BU. Petit bal en provençal.

un régime communiste placé sous un gouvernement français, mais sous contrôle stalinien. Leur porte-drapeau était l'incontournable Georges Pougiat. Ils étaient minoritaires sur l'ensemble du potentiel de l'électorat gardois, dont la représentation était formée d'un amalgame républicain gaulliste et gauchiste modéré.

Un groupuscule de femmes communistes mit en place une garderie pour les enfants dont les parents travaillaient[BV]. Ces permanences avaient lieu tous les jeudis et durant les vacances scolaires. Le local se trouvait dans une grande maison, appartenant à M. Yvon Gourdouan, rue Pontevès. Un grand jardin mitoyen à la bâtisse, était également mis à la disposition de cette cellule féminine. Cependant, ces actions bénévoles furent éphémères.

Aussitôt après la Libération, comme partout ailleurs, nous avons vu trois ou quatre résistants de la dernière heure parader avec leur brassard F.F.I. [BW]. Mais leurs fanfaronnades ne furent pas prises au sérieux. Après m'être renseigné, il n'y eut pas d'épuration à l'encontre d'éventuels collaborateurs avec des nazis. Seule une famille accusée de collaboration avec l'armée italienne fut arrêtée[BX].

Une petite quantité de prisonniers allemands fut mise à la disposition de la mairie. Ils logeaient à la chapelle Saint-Eloi, gardés la nuit par des F.F.I. Ils furent astreints à travailler à la mise en forme du terrain de football, en début de construction. Ces travaux de terrassement consistaient à piocher dans le talus et à transporter terre et pierres dans deux wagonnets, tractés à la force des bras, sur les parties latérales du terrain. Ce dur travail était fait, le plus souvent, sous un soleil de plomb et, était donc loin d'être une sinécure. Un employé de la voirie nommé M. Costa, était chargé de les surveiller. Il était armé d'un revolver de petit calibre qu'il portait à la ceinture. Je ne pense pas qu'il ait eu maille à partir avec ces prisonniers, à l'exception de deux d'entre eux qui, parait-il se seraient évadés. Je ne sais pas si leur évasion fut réussie. Trois de ces prisonniers de guerre, après la Libération, restèrent volontairement dans notre village. Le premier est reparti plus d'un an après chez lui. Le second, qui se prénommait Herbert, a travaillé environ trois ans sur notre commune ; il prenait ses repas du soir au Café de France. Le troisième s'appelait Willy et travaillait dans les transports forestiers. Il s'intégra très facilement : bon musicien, il entra comme instrumentiste au sein de la Philharmonie municipale. Sa femme, elle aussi de nationalité allemande, vint le rejoindre. Willy est décédé à La Garde-Freinet, alors qu'il était encore relativement jeune.

A l'été 1944, M. Joseph Courtès, maire sortant, est remplacé par M. Louis Senequier[BY]. Celui-ci, fut en accord avec son prédécesseur, il eut l'aptitude de s'adapter aux situations nouvelles et souvent impromptues qui d'ailleurs n'ont pas manqué de se présenter.

Après cinq ans de captivité en Allemagne, les prisonniers de guerre gardois,

BV. JMG : Il s'agissait d'un groupe de l'Union des femmes française, organisation satellite du PCF.

BW. Forces Françaises de l'Intérieur.

BX. Se reporter à la page 80.

BY. Maire socialiste (1944), conseiller général, directeur régional de la Sécurité Sociale.

enfin libérés, ont retrouvé leurs familles et leurs domiciles respectifs. Leur arrivée se faisait individuellement. Ils étaient reçus officiellement en mairie par le maire et son conseil municipal, en présence de leurs familles et de la population gardoise : Discours, apéritifs et ovations leur étaient adressés. Je me souviens du retour de Messieurs Louis Perrin, Louis Jourdan, Arthur Porre, Julien Sénéquier, Jules Vincent, Gaston Arnaud, Jules Latil, Elie Bracco. Il y en avait d'autres dont j'ai oublié les noms.

Mes petits camarades de classe et moi, ne connaissions pas ces hommes mais nous ne manquions pas d'assister à ces événements exceptionnels. Chacune de ces personnes faisait un émouvant et court discours, à l'exception d'un garçon assez simplet, surnommé « Gaston Célèste » qui se lança dans un laïus aux phrases naïves, grandiloquentes, mais tout de même romantiques. Sa mère, présente, l'écoutait, les larmes aux yeux. Le pauvre garçon n'en finissait plus de déclamer. Avec tact et diplomatie, le maire dû mettre fin à cette emphase qui tournait franchement au tragi-comique.

La guerre était terminée mais la situation économique et sociale était encore loin d'être reluisante. Les tickets de rationnement avaient toujours cours. De nombreuses maisons étaient abandonnées et tombaient en ruine, en particulier dans la partie médiévale du village. Ceci à tel point que les gens de passage croyaient que nous avions subi les bombardements de cette dernière guerre.

Tout comme mes parents, bien des habitants n'avaient pas les moyens de faire reconstruire ces maisons en ruine. Ils préféraient les vendre pour un franc symbolique.

Une bonne décennie après la Libération, les Gardois, tout comme ceux des communes environnantes continuèrent à vivre d'une polyculture d'autosuffisance. La topographie des Maures ne permettait pas la possibilité d'une politique de remembrement des terres, telle qu'elle s'est pratiquée dans d'autres régions de France.

A la suite des incendies de 1943, provoqués par les soldats italiens, les propriétaires de forêts et de châtaigneraies ont pu faire des déclarations de dommage de guerre au Service Départemental, dépendant du Ministère de la Reconstruction.

Un des premiers « estrangiés »[BZ] venu installer sa résidence secondaire à la fin des années cinquante, fut M. Alfred Max[CA]. Peu de temps après, en 1959, il fut élu maire de La Garde-Freinet, puis ensuite conseiller général. Il avait fait construire sa villa, sur une colline rocheuse, surplombant le village qu'il aimait comparer à un nid d'aigle. Elle offrait une vue panoramique remarquable sur le Golfe de Saint-Tropez. La voie d'accès était cahoteuse et en très mauvais état ; ce qui excitait la curiosité des Gardois qui ne manquaient pas de lui demander com-

BZ. En provençal, personne née ailleurs qu'au village et à plus forte raison, hors de France !

CA. JMG : Alfred Max fut l'un des introducteurs de sondages d'opinion en France et l'un des fondateurs de l'IFOP après la Libération. Il s'était engagé dans les forces aériennes de la France libre. Il a évoqué ses souvenirs dans : *30 ans d'initiatives et d'affrontements en lisière de l'Histoire : sondages, presse, politique locale.* Plan-de-la-Tour : éditions d'Aujourd'hui, 1988.

ment il allait faire pour monter ses matériaux de construction. Sa réponse arriva avec une jeep de l'armée américaine équipée d'une remorque qu'il conduisait avec maestria. Voyant toutes les qualités que cet engin possédait, les agriculteurs s'équipèrent tous de ces véhicules tout-terrain qui remplacèrent les bœufs et les chevaux de trait pour le transport des récoltes de liège, de châtaignes, de raisin, pour le débardage du bois et bien d'autres travaux encore. Les tracteurs eux aussi commençaient à s'imposer pour effectuer les travaux de viticulture. Malgré tout, l'agriculture devenait de moins en moins rentable sur des terres peu fertiles et souvent trop morcelées. L'industrie du liège, concurrencée par d'autres pays était sur le déclin.

Les perspectives d'une économie principalement bâtie sur le tourisme a commencé à s'entrouvrir aux environs des années 1960. Le succès touristique que Saint-Tropez connaissait déjà ne cessait de s'accroître et commençait à rejaillir sur les communes environnantes. Les propriétaires qui possédaient des terres peu rentables et susceptibles d'être constructibles, ont pour la plupart, succombé aux sirènes des agences immobilières et aux promoteurs fonciers qui ne se faisaient pas prier pour offrir leurs services.

Aujourd'hui, peu de gens sont encore là pour témoigner de ces années d'occupations italiennes puis nazies, ainsi que de l'épopée de la libération de la France.

J'ai la chance d'être encore vivant et je pense que c'était pour moi, un devoir de mémoire de raconter ces années de privation de liberté, de peur et le comportement des Gardois face aux événements que nous rencontrions et subissions au fil de ces cinq années de guerre.

Fallait-il subir ou résister ? Telle était la question.

Je souhaite que perdure la reconnaissance envers ces résistants du Maquis des Maures, ainsi que les Gardois et Gardoises qui, d'une manière ou d'une autre, ont eu le courage de les aider par leurs renseignements, leur approvisionnement et leurs actions durant ces années d'occupation. Beaucoup d'entre eux ont travaillé dans l'anonymat, sans jamais faire état de leur participation à la lutte antinazie.

Ce mémoire n'est certes pas d'un grand intérêt historique. Cependant, M. Louis Perrin[CB], Gardois, décédé en 2008, homme connu pour sa sagesse et son bon sens m'avait fait un jour cette citation métaphorique : « Pour construire un grand mur, il faut des grosses pierres mais aussi des petites ». Il en va de même pour l'Histoire.

CB. Écologiste de la première heure.

Par mon expérience personnelle acquise au cours de mes travaux d'archivage, j'ai constaté qu'il y avait eu très peu de manuscrits conservés, donc détruits (correspondances familiales ou amicales, notes personnelles, journaux intimes, chants ou poèmes qu'ils soient naïfs ou pas et bien d'autres écrits qui semblaient a priori n'avoir que peu d'intérêts).

Je regrette aussi que les événements particuliers survenus dans notre commune n'aient été, le plus souvent, transmis que de façon orale, y compris aussi pour les anecdotes, légendes, chants populaires improvisés au cours des veillées. Ces éléments qui faisaient partie de notre culture rurale ont subi bon nombre de déformations à travers les générations qui se sont succédées, à tel point, qu'aujourd'hui, la plupart des récits qui ont survécu, ne gardent plus grand-chose de leur essence originale.

Une amie enseignante me disait : « Écrivez, écrivez, il en restera toujours quelque chose. Un simple détail lu un jour, pourra peut-être être utile ».

Voilà les arguments essentiels qui m'ont convaincu d'écrire mes souvenirs et ceux que j'ai pu glaner au cours des ans auprès des Gardois et Gardoises.

Je tiens à remercier :

- Mme Hélène Truffet, pour son aide technique et la correction des textes.
- Mme Nicole Ducongé-Borie, pour sa précieuse collaboration dans les recherches d'archives communales.

Merci aussi à toutes les personnes qui ont bien voulu m'apporter leurs témoignages :

Mme Josette Infernet – M. Spartacus Lombardo – Mme Marie Raymond – M. Gabriel Gilly – Mme Juliette Escano – Mme Cécile Sénéquier et mes amis disparus depuis : M. et Mme Alibert Viora – M. Raymond Sénéquier – M. Jean Rosso – M. Marcel Arnaud – M. René Farge – M. Charles Lombard – Mme Lucette Bergery.

Souvenirs de M. et Mme Viora
Guerre 1940-1944

(rapportés par Paul Preire)

M. Alibert Viora (1926-2019) et son épouse Paulette Viora (1926-2001), tous deux enseignants et habitants du hameau de la Mourre, ont écrit leurs souvenirs de la guerre de 1939-1944 dans leur hameau, ainsi que le débarquement des troupes de Libération. Quelques temps avant de décéder, M. Viora m'a confié ses manuscrits et feuilles dactylographiées, avec autorisation de publication. Aujourd'hui, je dépose ces documents au Conservatoire du Freinet, afin qu'ils soient sauvegardés. Ci-dessous une transcription assez concise de leurs écrits historiques.

« Les années 1940, 41, 42, s'écoulèrent dans le calme et le labeur. Mais en 1943, MM. Charles Lombard et Elie Bonissone, tous deux âgés de 22 ans, furent appelés pour le travail obligatoire. Charles obéit et fut déporté en Allemagne. A la première permission, il rentra dans la clandestinité. Elie refusa de partir et se cacha. En juillet 1943, le brigadier de gendarmerie de Grimaud, accompagné d'un adjoint, se rendit au domicile de la famille Bonissone muni d'un mandat d'arrêt, établi à la suite d'une lettre de dénonciation. Elie bénéficia alors de la mansuétude du brigadier qui fit un simulacre de perquisition, sans résultat. En 1944, le même brigadier, accompagné d'un militaire de la brigade des Maures, revint au hameau, à la recherche d'un lieu sûr pour y cacher des armes et du ravitaillement. Ils contactèrent la famille Bonissone, alors propriétaire de la ferme des Crottes où, non seulement ils cachèrent des armes, mais qui leur servit de lieu stratégique[CC]. La peur et la méfiance s'installèrent au hameau. La ferme abrita également des maquisards et ponctuellement des personnalités de la Résistance, dont Jean Despas, François Pelletier, et d'autres grands résistants[CD].

Le 25 juillet 1944, vers 14 heures, une traction avant et un camion chargé de soldats armés de mitraillettes, arrivèrent à l'entrée du hameau presque au niveau du chemin de terre allant à La Crotte. Mme Gilly, qui menait sa chèvre paître, fut arrêtée et sommée sous la menace d'une arme, de conduire les officiers et les soldats à La Crotte (ils connaissaient le nom). Arrivés sur les lieux, ils vidèrent la maison de tout ce qui les intéressait. Très bien renseignés, ils fouillèrent la fosse à fumier où les armes parachutées dans la nuit du 14 au 15 juillet, aux Bibassières à Cogolin, avaient été cachées. Ils réquisitionnèrent un charretier et son attelage pour porter leur butin jusqu'au camion resté sur la route. Ensuite ils incendièrent la ferme[CE].

CC. JMG : c'est au lendemain du débarquement en Normandie, le 6 juin 1944, que quatre gendarmes de Grimaud prirent le maquis.

CD. Pour plus de précisions sur ces hommes et les événements, voir GUILLON Jean-Marie, « Les Maures, aux origines des maquis de Provence », *Freinet-Pays des Maures*, n°14, 2018, p. 95-125 et GUILLON Jean-Marie, « Vichy, la Résistance, la Libération sur le littoral des Maures (1940-1944), un survol historique, commune par commune » *Freinet-Pays des Maures*, n°14, 2018, p. 5-62.

CE. JMG : comme nous l'avons dit, cette opération fait suite à l'arrestation de Pelletier. Les Allemands, arrivés à 3 heures de l'après-midi, trouvèrent six caissons d'armes et munitions et quelques dépôts de vivres ; Despas avait fait évacuer le camp à 9 heures.

Mme Gilly, gardée par un soldat armé, assista impuissante et terrorisée à toutes ces opérations. Elle fut chargée d'informer la population de ne pas essayer d'éteindre l'incendie.

Les Allemands ne rencontrèrent aucune résistance car après l'arrestation de François Pelletier, les maquisards avaient reçu l'ordre de se disperser en sauvant quelques armes. Les propriétaires de la ferme prirent la fuite, sauf trois grands-mères dont l'une était aveugle. Leur forfait accompli, des soldats repartirent en camion, tandis que les occupants de la traction se présentèrent à la maison de la famille Bonissone-Tassy où ils ne trouvèrent que les trois grands-mères ; ils demandèrent à boire, posèrent des questions sur les terroristes. Pas de représailles, pas de menaces, alors que tout le monde pensait au massacre d'Oradour-sur-Glane. À quoi attribuer cette clémence ? Ces hommes avaient-ils bu le vin cuit et l'eau de vie trouvés dans la ferme ?

La Libération, le 15 août 1944 à 16 heures, un grand soulagement. Pas d'épuration malgré les fortes présomptions sur l'auteur de la lettre de dénonciation. Une triste révélation au siège de la Kommandantur : François Pelletier avait été vendu par son compagnon de route depuis l'Algérie. »

1. *Je suis né en 1936 à La Garde-Freinet. Ma mère est née en 1920 à Nice ; elle était cuisinière. Mon père est né en 1910 à La Garde-Freinet et a exercé le métier de bouchonnier. Le patronyme « Preire » signifie « prêtre », en provençal. C'est un nom donné par dérision.*

Ma famille est originaire de La Garde-Freinet depuis de nombreuses générations. Elle est déjà mentionnée dans les archives communales en 1613. Nombre de mes ancêtres ont été patrons ou ouvriers bouchonniers par tradition et transmission familiale.

J'ai suivi ma scolarité à l'école de La Garde-Freinet. J'ai été diplômé des Beaux-Arts (nombreuses expositions de peinture en France et à l'Etranger). Je suis par ailleurs maître d'œuvre du Félibrige, l'auteur de publications en français et en provençal, et l'animateur de nombreuses causeries.

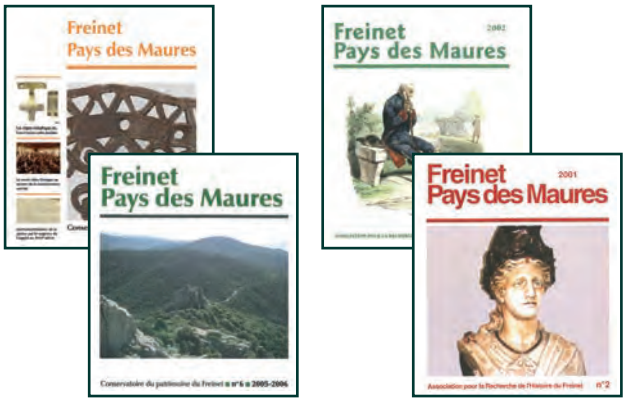
Enfin, je suis passionné d'histoire et des traditions du pays des Maures. Et je suis membre du Conservatoire du Freinet.

Les publications du Conservatoire du Patrimoine du Freinet

Livres

E. SAUZE et P. SÉNAC, Un pays provençal, le Freinet de l'an mille au milieu du XIIIe siècle,12 €.
X. RAYMOND, Le Cercle des Travailleurs de La Garde-Freinet, 10 €.

La revue du Freinet, 10 €



Numéro 1. 2000 (épuisée)
Numéro 2. 2001 (épuisée)
Numéro 3. 2002
Numéro 4. 2003
Numéro 5. 2004
Numéro 6. 2005-2006
Numéro 7. 2007
Numéro 8. 2008-2009
Numéro 9. 2010-2011
Numéro 10. 2012-2013
Numéro 11. 2014-2015
Numéro 12. 2016
Numéro 13. 2017
Numéro 14. 2018
Numéro 15. 2019

Les revues et les livres sont en vente sur notre site internet *www.conservatoiredufreinet.org* (section boutique). Vous pouvez également télécharger gratuitement les articles de chaque parution, à l'exclusion de la dernière durant un an après sa publication.

Nous vous prions de respecter les droits d'auteur et de citer les sources que vous utilisez.

Pour adhérer à l'association

L'adhésion (20 €) représente avant tout le soutien que vous apportez aux actions de notre association. Elle vous permet aussi de :

- Recevoir gratuitement notre dernière parution de la revue.
- Bénéficier de tarifs préférentiels sur toutes nos activités : balades, ateliers et stages.
- Participer à des chantiers de restauration et de valorisation du petit pratrimoine.
- Participer aux sorties associatives réservées aux membres.

Notre association étant reconnue comme organisme d'intérêt général, votre adhésion ou votre don ouvrent droit à une réduction d'impôt de 66 % du montant versé dans la limite de 20 % de votre revenu imposable.

À cet effet, nous pouvons délivrer sur demande un reçu fiscal.

Conservatoire du Patrimoine du Freinet

Le Conservatoire du Patrimoine du Freinet a pour mission de valoriser le patrimoine naturel, historique et traditionnel du massif des Maures. C'est une association loi 1901 qui réunit les compétences de scientifiques, de guides et d'animateurs d'horizons différents, pour offrir aux visiteurs plusieurs regards sur notre patrimoine.

Nous présentons des expositions permanentes et organisons des visites accompagnées, des animations et ateliers pédagogiques, des chantiers de restauration du patrimoine rural, des ateliers de paléographie. Nous éditons une revue scientifique annuelle : *Freinet, pays des Maures.*

L'actualité du Conservatoire est à retrouver sur notre site : www.conservatoiredufreinet.org

Conservatoire du Patrimoine du Freinet
Chapelle Saint-Jean, 83680 La Garde-Freinet

Tél. 04 94 43 08 57 - Fax 09 70 06 50 07
e-mail : cpatfreinet@orange.fr
www.conservatoiredufreinet.org

Var Le Département

Conservatoire du Patrimoine du Freinet

La Garde-Freinet

9 782955 562567